

LES OBJETS DU TOURISME A L'ETRANGER.

UNE BEAUTE FAIRE VALOIRE ?

ETUDE AU RETOUR DE VOYAGES

RECHERCHE MENEES POUR LA MISSION DU PATRIMOINE ETHNOLOGIQUE

ANNA ZISMAN

2000

TABLE DES MATIERES

Introduction : Ailleurs, ici : un rapport fusionnel	p. 3
I : La beauté de l'image paysage	p.13
1 : le retour : l'esthétique refabriquée	p.13
2 : la belle aventure	p.18
3 : une beauté impalpable	p.24
II : L'ego-objet	p.35
1 : Annie, scénographe	p.35
2 : Herman, danseur	p.39
3 : Julie, danseuse	p.43
4 : Mathilde, chorégraphe	p.46
III : L'esthétique sans attache	p.50
1 : une esthétique de vie	p.50
2 : l'ailleurs au hasard	p.55
3 : des objets de partout et de nulle part	p.61
Epilogue : Retour au Maroc	p.66

INTRODUCTION : AILLEURS, ICI ; UN RAPPORT FUSIONNEL

« *CUIR DE SOUK*

Qui n'a jamais rapporté d'un voyage au Maghreb une paire de babouches pour "trainer" à la maison ? Généralement, on les porte une semaine avant de bien les ranger au fond d'une armoire, jusqu'au prochain passage de la Croix-Rouge. Pourtant, la babouche reste l'accessoire le plus vendu dans tous les souks d'Afrique du Nord. L'artisanat marocain est réputé pour offrir les plus beaux modèles. Messieurs, vous dénicherez les babouches chérifiennes classiques, de couleur jaune, dans le souk Es-Sebat à Rabat. A Fès, nos petites Schéhérazade trouveront leur bonheur au centre artisanal de la médina. La spécialité fassie étant la dorure sur cuir, les simples pantoufles prennent ici des allures de souliers de princesse. Si vous n'avez pas d'idées précises sur le genre de babouches que vous désirez, le souk de Marrakech rassemble tous les genres. »¹

Six heures de l'après-midi, centre commercial d'une ville française. Du monde partout, c'est la rentrée. Chez André, le rayon enfants est pris d'assaut. Il y en a partout qui essayent des baskets, des chaussures vernies à boucles, des chaussures "qui doivent quand même être chaudes parce que ça va bientôt être l'automne". Les mamans sont énervées, les vendeuses disparaissent derrière les boîtes qu'elles vont chercher dans l'arrière-boutique, les enfants enchaînent les essayages. Ils ont grandi pendant les vacances d'été. Ce n'est jamais la bonne pointure. Enfin, le choix est fait. On fait la queue à la caisse. « *Je vous*

¹ Rubrique "Au pied du monde", in Magazine *Style André* n° 1, août 1999, édité et distribué gratuitement dans les boutiques de chaussures André.

*conseille de prendre aussi ce produit pour les nettoyer, il faudrait aussi les imperméabiliser, vous voulez des chaussettes, des collants, on fait une promo pour la rentrée, trois pour le prix de deux, je vous laisse la boîte ? » Des ballons pour les enfants, « Tu me le gonfles ? Non pas dans le magasin » la machine à cartes bleues ne cesse de crépiter, et on sort enfin. A la maison, on range les chaussures neuves et on jette les précédentes, avachies par les promenades estivales. C'est la rentrée. Il y a quelque chose dans le sac. Un catalogue publicitaire. On se dit que ce n'est vraiment pas le moment, que des chaussures, on en a assez vu pour aujourd'hui. On le feuillette rapidement, debout à côté de la poubelle. Les nouveaux modèles défilent, les nouveaux slogans claquent sur chaque page. Et puis tout d'un coup les couleurs changent. Les chaussures ne sont plus présentées sur fond clair aux pieds d'un modèle souriant. La page est rouge et verte. Pas de personnage. Juste des centaines de babouches rouges, vertes, jaunes, accrochées sur le mur de ce qu'on imagine immédiatement être un souk marocain. « *Cuir de souk* ». Impression confirmée. On lit pour grappiller une dernière goutte de vacances, pour se défaire de la fatigue éprouvée au centre commercial, pour oublier qu'on a fait aujourd'hui comme des millions de parents qui préparent la rentrée, tous pareils, tous les mêmes besoins de consommation, tous la même vie. Ça fait du bien.*

Les images d'ailleurs constituent une accroche publicitaire positive. Un magasin de chaussures intègre, dans le flot des photographies de ses produits, des babouches marocaines. Et soudain, les notions d'authenticité, de "fait main" s'imposent. Les couleurs de l'exotisme balayent les gris et noirs de la rentrée. Les responsables de la communication d'André tablent sur le potentiel évocateur des babouches, du Maroc, pour assigner aux chaussures de l'enseigne une valeur symbolique et affective qui semble en effet partagée par une très

grande majorité d'entre nous, ici, en Europe. Ailleurs = meilleur. Exotique = authentique. Loin = fait main. L'esprit-voyage est dans toutes les maisons, dans tous les espoirs, sur toutes les étagères, dans toutes les vitrines. Chacun veut partir un peu, très loin. Vivre quelques jours au rythme d'une autre culture à découvrir. S'imprégner d'une réalité sans cesse montrée et démontrée à travers les images de notre quotidien. Retrouver "en vrai", ailleurs, ce que partout nous percevons ici. L'ailleurs est chez nous, outil de promotion et prétexte à rêver. Et nous sommes ailleurs, dès que nous le pouvons, en groupe ou indépendants, en vacances ou pour travailler, organisés ou non, pour bronzer ou pour visiter, pour marcher ou pour se baigner, pour tout faire ou ne rien faire. L'ailleurs et l'ici s'interpénètrent jusqu'à produire un espace symbolique et temporel singulier, autonome, géographiquement indéterminé, presque universel. Ces lieux où l'ici et l'ailleurs se mélangent se situent partout, finalement ; n'importe où pourvu qu'on y trouve ce que l'on attend, ici, de l'ailleurs : de l'authentique, du vrai, de l'historique -en somme, du beau. Beauté du geste artisanal, beauté des rapports humains, beauté d'une culture, beauté d'un échange entre deux mondes, beauté d'un paysage, beauté d'un passé, beauté d'un quotidien d'ailleurs traversé par des images affichées ici.

La fusion s'accomplit à tous moments, dans de multiples circonstances. Lorsque les grands magasins de mode ou les hypermarchés organisent "la semaine chinoise" ou "une semaine en Inde" -ou quand un catalogue de chaussures réserve une page à une rubrique "au pied du monde". Lorsque les infrastructures des destinations touristiques s'adaptent au goût des européens. Lorsque les circuits culturels conduisent les participants à admirer tel monument ou paysage sous

l'angle exact présenté par les photographies du prospectus publicitaire consulté avant le départ.

Jusque dans les intérieurs domestiques de chacun d'entre nous, où se côtoient objets d'ici et d'ailleurs, objets d'ailleurs achetés ici et objets de partout achetés ailleurs, souvenirs d'un passé familial et souvenirs d'un voyage lointain.

Il s'est agi dans ce travail de déterminer la valeur esthétique accordée à ces objets ramenés de loin qui peuplent nos étagères, marquant notre univers privé d'un exotisme apprivoisé et mis en scène dans un savant mélange de références culturelles et affectives.

Les objets nomadisés par la pratique, de plus en plus répandue, du voyage à l'étranger, sont soumis à un code d'appréciation esthétique qui place leurs propriétaires dans la situation ambivalente du juge et partie. Ils évaluent leur intérêt vis-à-vis d'un objet à travers la beauté implicite qu'il dégage, mais aussi par ce qu'il dira, une fois installé chez eux, de leur voyage, de leur manière d'aborder une différence culturelle, de leur faculté à intégrer du lointain dans leur quotidien. L'objet ramené des ailleurs traversés est finalement à la fois l'ambassadeur de son propre pays d'origine et celui de son propriétaire lui-même, qui l'a trouvé digne d'être placé dans son espace familial. Et c'est pour cela qu'il est beau. C'est sa faculté de transcender les milieux qui le fait définitivement accéder au statut de bel objet ; il parle tout autant d'un exotisme plus ou moins fantasmé qu'il véhicule que de l'intimité de celui qui le possède ; il parle de tout ce qu'a vu, entendu et vécu son propriétaire, et lui permet ainsi de se définir dans son propre territoire culturel. Il est d'abord beau, il est ensuite signifiant (il évoque ce que son acquéreur veut transmettre de lui-même). Mais aussi : il est d'abord signifiant (il évoque quelque chose du pays visité

qu'on espère toucher), il est ensuite beau. Ce va et vient traduit l'incessant voyage qu'accomplissent dans l'échelle des jugements esthétiques les objets importés, témoins à la fois de la sûreté du goût de celui qui les a ramenés et de la noblesse de son comportement à l'étranger -et donc de ses choix de vie ailleurs et ici. Car il y a également une certaine beauté des sentiments qui s'exprime à travers l'achat d'objets à l'étranger : on accomplit en effet un acte de solidarité en espérant aider les civilisations lointaines à continuer de vivre de leur artisanat traditionnel, et pérenniser ainsi la production de ces fruits que le touriste est justement venu trouver en voyageant. Suivant les modes, suivant les habitudes sociales, suivant les pays parcourus, les codes évoluent, se multiplient, se hiérarchisent. Il y a le beau, le très beau, l'unique, l'authentique, le manufacturé, le témoignage, le rescapé d'une civilisation qui tend à disparaître. Mais l'objet du voyage conserve toujours cette ambivalence entre beau et intéressant. Ces deux notions se déterminent l'une l'autre.

Les questions abordées dans cette étude permettent de déterminer la ligne de démarcation entre les deux définitions, et d'aborder finalement leur degré d'affinité, de perméabilité ou d'antagonisme. Un bel objet exotique est-il plus un souvenir personnel qu'un élément destiné à remplir un rôle ostentatoire au sein du champ social qu'on lui fait intégrer ? Les conditions de son achat interviennent-elles pour enrichir ou parasiter sa valeur esthétique ? Que se joue-t-il dans la mise en scène appliquée à l'espace domestique par celui qui revient de voyage ? Ce travail présente finalement une réflexion sur la relation établie avec une altérité à la fois attendue et fantasmée, celle que l'on fabrique et traque en voyageant.

La frontière, perméable entre la valeur esthétique de l'objet et l'auto-valorisation sociale du touriste, l'est aussi entre les objets eux-mêmes. L'étude analyse en effet le discours et les pratiques appliqués tant à des bibelots, qu'à des meubles, des outils, des habits, mais aussi à des éléments moins identifiables mais tout aussi porteurs de comportements à analyser : les recettes de cuisine, les musiques, les photographies de paysages ou de monuments, associant ou non les sujets voyageurs.

Les voyageurs eux-mêmes recouvrent quant à eux des catégories multiples. J'ai choisi de faire porter l'enquête sur trois ensembles de personnes dont les circonstances de leurs départs à l'étranger les rendaient chacun théoriquement homogènes. Trois façons de voyager, trois motifs pour partir, trois perceptions de l'ailleurs, trois relations à l'objet nomade.

Trois directions pour tenter d'appréhender un certain rapport à l'esthétique, celui qui s'établit à travers la mise en espace d'éléments venus d'ailleurs dans l'univers privé du quotidien retrouvé au retour de voyages.

Les premiers reviennent de Mauritanie, où ils ont effectué un trekking dans le désert. Le voyage était organisé par le comité d'entreprise de leur société, une importante entreprise d'ingénierie montpelliéraine. Les cinq personnes que j'ai rencontrées sont employées dans cette société, ou vivent avec l'un de ses salariés. Tout le monde a préparé l'album de photos avant mon arrivée pour effectuer les entretiens, tout le monde est heureux de se replonger dans l'ambiance du voyage, qui, de l'avis de tous, a été exceptionnel, très particulier, constituant une expérience à part, dont ils garderont toujours l'empreinte. L'émotion esthétique a résidé, pendant ce voyage, dans ce que recelait le paysage

du désert, assimilé à un décor par les voyageurs (qui aurait presque été fabriqué pour eux, pour les satisfaire dans leur désir de découverte -une découverte dont ils auraient prévu tous les détails et qui n'aurait de nouveau que la sensation tactile et visuelle). Les objets ramenés ne sont qu'un support pour appuyer un discours basé sur le souvenir d'avoir ressenti physiquement l'immensité de l'environnement du désert mauritanien. Après avoir habité leurs rêves d'avant leur départ, la beauté s'est niché dans leur souvenir, impalpable, immatérielle. Elle n'est que paroles.

Et, pour ne pas laisser se dissoudre cette sensation de beauté dans un flou conceptuel trop difficile à évoquer et à revivre, chacun s'applique à l'enserrer dans des cadres plus ou moins symboliques. Dans un discours qui qualifie le paysage de décor, d'image, de tableau -à admirer dans les limites d'un encadrement. Dans des représentations qui enferment le souvenir à l'intérieur de divers récipients. Derrière le verre d'un cadre accroché au mur -petite boîte contenant une photographie de l'une des personnes interrogées, du sable et des cadavres d'insectes ramassés dans le désert. Des encadrements pour conserver un aspect quantifiable à l'esthétique.

D'autres sont membres de la compagnie de danse contemporaine dirigée par la chorégraphe Mathilde Monnier. Ils effectuent depuis longtemps des tournées internationales, qui les mènent dans le monde entier. L'expérience qu'ils ont partagée dernièrement en Afrique ne les a pas laissés indifférents. En effet, tandis que souvent, les destinations ne représentent pour eux presque uniquement des lieux de spectacles uniformisés par l'habitude, ils se sont laissé charmer par l'attrait d'étrangeté que recelaient les pays traversés lors de cette tournée. Pour ce spectacle, des danseurs africains avaient d'ailleurs été engagés. Après

les avoir longtemps côtoyés en France, où ils étaient venus s'installer durant la période de création de la pièce, les membres de la compagnie ont découvert l'Afrique avec eux. Ils ont tous ramené des objets.

Les quatre personnes que j'ai rencontrées ne m'ont pas semblé impliquées dans le récit qu'elles m'ont fait de leur rapport à l'ailleurs, aux objets. Chacune montrait bien qu'elles me répondaient pour "rendre service". Et pourtant, leur attachement à ces objets venus d'ailleurs est au contraire très important.

L'analyse des entretiens montre ce paradoxe : les membres de la compagnie se positionnent comme étant très détachés de leurs expériences de voyages à l'étranger (après tout, c'est leur métier, ils sont payés pour voyager, ils sont tout sauf des touristes), ils en parlent comme de quelque chose de très banal et même parfois d'un peu ennuyeux (les relations de groupe, l'impossibilité de voir vraiment un pays), et pourtant, la façon dont ils parlent de ce qu'ils ont ramené dénote qu'ils se projettent totalement dans ces objets. Ils s'expriment à travers eux, qu'ils ont ramenés d'un ailleurs qu'ils affectent de ne pas avoir cherché. Ils sont en quête d'une beauté qui leur ressemblerait. Quitte à faire oublier qu'elle vient d'ailleurs, pour mieux se l'approprier.

Enfin, j'ai rencontré trois employés de la compagnie aérienne Air France. Ils sont navigants longs courriers depuis chacun une dizaine d'années. L'un est pilote, les deux autres steward et hôtesse. Ils sont en moyenne dix-huit jours par mois à l'étranger. Ils étaient très motivés pour évoquer avec moi les conditions de leurs séjours loin de chez eux. Tous ont réfléchi à ce que j'allais leur demander, et avaient bâti une théorie sur ce que signifie pour eux ramener un objet de l'étranger. Avant même que je leur pose des questions, ils avaient élaboré un

discours qu'ils m'ont exposé très précisément. Leur témoignage à propos de leurs expériences de personnel navigant sur des lignes longs courriers était depuis longtemps éprouvé : les travées pleines de chapeaux mexicains, les sacs gonflés de choses fragiles, les instruments de musique africains encombrant les casiers, tous ces récits étaient rôdés par des années de service auprès de groupes de touristes chargés d'objets souvenirs. C'est plutôt sur leur propre rapport à l'esthétique lointaine qu'ils avaient réellement pensé à me donner une explication, pour eux nouvelle et stimulante. Se prêter à un entretien avec moi leur a finalement permis d'aborder un aspect fondamental de leur vie de voyageurs professionnels : évaluer où se situe leur véritable domicile, estimer ce qui vient d'ailleurs ou parle de leur univers domestique, réfléchir à ce qu'ils considèrent comme beau lorsqu'ils sont loin de chez eux. La question était pour eux de poser des repères qu'ils ont peu à peu effacés de leur vie quotidienne ; ils ne savent plus vraiment où réside l'ailleurs, où ils résident eux-mêmes. L'ailleurs et l'ici n'ont plus d'emplacements réservés, l'exotisme n'a plus droit de cité, le domicile demeure l'inconnue majeure. Il n'y a plus véritablement de lieux géographiquement identifiables, les objets viennent de partout et de nulle part. On n'est ni loin ni près ; le discours des navigants longs courriers fait allusion à des voyages sans point de départ ni d'arrivée, des voyages qui ne finissent jamais -et qui ne comportent donc pas la notion d'éloignement. Une esthétique de vie à lire à travers les objets qui peuplent leur quotidien nomade.

L'enquête se situe sur le lieu du retour des voyageurs. L'analyse s'est donc élaborée à partir de la réflexion que les interlocuteurs eux-mêmes développent à propos des choix et attitudes qu'ils adoptent à l'étranger

-et qu'ils mettent en scène à leur retour. Il s'agit alors d'un travail qui repose sur un constat, une auto-réflexion élaborée par les personnes interrogées. On n'est pas au cœur du processus d'achat, mais dans son "résultat", en cours d'évolution, pris dans un quotidien qui surpasse l'analyse, souvent figée par les sujets dans leur désir de présenter une situation qu'ils maîtriseraient. L'étude comporte ainsi une double dimension : celle qui se cale sur l'histoire, la narration de l'expérience vécue en pays étranger, et celle qui s'appuie sur l'avant et l'après de cette expérience, indirectement évoqués par celui qui la raconte, et à replacer dans un champ plus large, plus explicite, plus révélateur de la situation ponctuelle vécue lors du voyage.

A moi aussi donc d'effectuer cet aller et retour entre le lointain et l'ici, d'écouter ce qu'on me dit de là-bas et de décrypter ce que j'entends et vois chez ceux qui me parlent de leur voyage. Les objets prennent alors un sens à lire à travers les pratiques quotidiennes de leurs possesseurs, à travers les strates de leur existence, s'échappant ainsi de leur condition pour devenir un élément de compréhension des rapports contemporains entre un ailleurs et un ici qui se mélangent et parlent de nous.

I : LA BEAUTE DE L'IMAGE PAYSAGE

1 : le retour : l'esthétique refabriquée

Le samedi 22 janvier 2000, ils étaient tous réunis chez Patrick B. Il faisait froid ce soir-là, mais pourtant ils avaient revêtu leur voile et leur chèche. Bleu, blanc, ils portaient les couleurs des habitants du désert de Mauritanie. Ils avaient aussi apporté leurs albums de photos. Pour multiplier les impressions. Chaque paysage de leur marche entre Chingetti et Ouadane vus à travers leurs différents regards, posés sur les pages des classeurs, dans l'ordre chronologique. Deux mois après leur retour en France, il était temps de se retrouver tous les neuf, de sentir à nouveau les effluves du thé vert pour parler ensemble de ce voyage dont ils avaient encore du mal à évoquer le souvenir, trop proche, trop intérieur, tellement difficile à sentir émerger dans leur environnement quotidien.

Ils se sont envolés le 20 novembre 99 pour Atar. Ils se connaissaient bien : les six hommes travaillent tous chez BCEOM, grosse entreprise d'ingénierie montpelliéraine ; trois d'entre eux sont partis avec leur compagne. C'est le Comité d'entreprise qui a organisé le voyage. Pour cette même période, deux destinations étaient proposées : le Mexique et la Mauritanie. Eux ont choisi le désert, la marche, la sueur, la nature. Les autres optaient plutôt pour des « *vacances la valise à la main pendant quinze jours, toujours à visiter quelque chose* », résume Sylvie. Il fallait vouloir le faire, ce voyage, et cette volonté ne semble pas être donnée à n'importe qui : « *Dans la boîte, il n'y en a pas beaucoup qui auraient été prêts à s'aventurer là-bas. Ce genre de truc*

n'intéresse pas beaucoup de monde. D'ailleurs, au même moment, le CE prévoyait quelque chose en Turquie, en VTT ; on a dû annuler, faute de participants. Les gens préfèrent quand même le tourisme pur et dur, il n'y a pas de doute. », commente Pacal. Eux se sont donc inscrits pour une semaine en Afrique. Ils allaient devoir marcher environ vingt-cinq kilomètres par jour durant un peu moins d'une semaine, escortés par quinze dromadaires, dix chameliers, deux guides et un 4x4. Il allait faire chaud, et il ne serait pas question d'emmener une tenue pour aller danser le soir avec les touristes. Il fallait savoir à quoi s'engager, cela faisait partie de la philosophie de ce voyage, qui réunissait ceux pour qui ces conditions constituaient un défi, et qui voulaient l'affronter.

Pascal et Elisabeth sont très entraînés². Ils courent, ils skient, ils marchent, ils campent, ils pédalent. Chaque week-end ils endossent leur tenue de sportifs et pratiquent l'une ou l'autre de leur spécialité. Le soir, après le travail, ils ressortent faire un peu de jogging. « *Juste pour pas péter les plombs, en fait.* » Ils ont voyagé, un peu, « *mais pas comme des acharnés* » ; jamais en Afrique noire.

Patrick C., lui, est au contraire très souvent conduit à partir dans les pays de cette région du continent. L'entreprise l'y envoie pour effectuer des études de réalisation de pistes rurales ou de ponts. Mais l'aspect « *hors du commun* » du voyage l'a pourtant tenté. « *Je ne l'aurais pas fait individuellement, et je pensais bien que ça ne ressemblerait pas à ce que je connais de l'Afrique. Là, j'y allais pour de bon, pour moi, pour vivre un peu dans ce pays.* » Sa compagne Christiane, surveillante dans une clinique de neurochirurgie, n'est pas une grande voyageuse. Ça n'est que depuis cinq ans, depuis qu'elle partage la vie de Patrick C., qu'elle se familiarise avec la pratique des départs à l'étranger. « *Lui, il a ça dans le sang. Moi, avant de le rencontrer, je n'avais jamais voyagé.*

² J'ai rencontré cinq personnes du groupe.

Avec mon boulot, je ne peux pas faire ce que je veux. » Ils sont partis trois semaines en Thaïlande en 98, sur les traces d'un ancien périple qu'avait accompli Patrick C. des années auparavant. « *Mais là, c'était juste pour se reposer, pour décrocher du boulot et tout ça. On est parti dans les îles. On a visité ce qu'il y avait à visiter, mais nous ce qu'on voulait, c'était la mer, et se vider la tête.* » Partir pour la Mauritanie, pour ce pays qu'il allait falloir découvrir à pied, c'était aller vers autre chose qu'une destination-soleil ; c'était se diriger vers une culture, vers un paysage à estimer depuis un autre point de vue : celui de quelqu'un qui ferait l'effort de le voir et de le vivre au rythme de la civilisation qu'il serait venu rencontrer. « *On n'est pas parti là-bas juste pour partir : on y est allé pour voir autre chose.* » Les candidats au départ pour le désert se sentaient investis par un désir de communion physique avec le pays dont ils allaient arpenter les pistes dissimulées dans le sable mauritanien. Il leur semblait qu'ils s'engageaient personnellement dans la prise de cette décision, qu'ils allaient donner un peu d'eux-mêmes -leur fatigue, l'aveu de leur ignorance de la topographie des dunes, leur souhait d'abandonner temporairement leurs habitudes européennes- et recevoir ainsi leur dû en découvertes exotiques.

« *On a tellement d'occasions de partir qu'il faut trier !* » Sylvie est documentaliste à la Chambre de commerce de Montpellier. Elle explique que son Comité d'entreprise organise, tous les trois ans, un voyage gratuit pour les employés de la structure. Dans ces conditions, elle est déjà partie à Istanbul, en Corse et en Alsace. Patrick B., son compagnon, est souvent invité à participer à différents divertissements par les patrons des sociétés avec lesquelles travaille son entreprise. En juillet 99, ils sont ainsi partis tous les deux à l'assaut du Mont Blanc. Matériel, hébergement et guide étaient proposés gratuitement. « *Cinq cents*

mètres avant le sommet, les éléments ont pris le dessus. On n'avait plus aucune notion du relief, de l'endroit où on était. On a paniqué. Le guide nous a fait redescendre. » Ils sont aussi partis une semaine à Nabeul en Tunisie, suivre un stage de danse rock organisé par leur club montpelliérain. « *Chaque année, on fait un voyage. On n'a jamais besoin de s'en occuper. Et puis c'est la surprise : on part là où quelque chose se présente à nous ! La Mauritanie, on n'a pas hésité, ça nous a tout de suite tenté.* » Pour ces habitués du voyage, de l'ailleurs, de la découverte, le désert recelait quelques mystères à percer. Après l'altitude, le vide -traversé lors d'un week-end parachutisme organisé par le Comité d'entreprise de BCEOM-, Sylvie et Patrick B. allaient se confronter à l'horizon sablonneux du désert mauritanien. Une nouvelle occasion de se plier au hasard des offres de voyages, et de continuer ainsi de se laisser voguer, avec l'étrange sentiment de ne pas maîtriser les différentes étapes, au fil de destinations à déflorer sans qu'ils l'aient prévu ni désiré à l'avance.

Ils arrivent les uns après les autres, enroulent le chèche sur leur tête au dernier moment, devant le rétroviseur de la voiture. Ils ont remis leurs chaussures de marche, leur sac à dos. Patrick B. et Sylvie leur ont demandé de ressembler à ce qu'ils étaient dans le désert. Le "groupe des Mauritaniens", comme ils aimaient à se surnommer avant le départ, s'est reformé ce soir. Sur les vêtements de ville, les voiles maures portent les souvenirs du voyage.

Déjà en plein cœur du désert, Sylvie avait eu l'idée de ce dîner. Une mise en scène du décor de cette expérience vécue en commun. Avant même de rentrer, elle et son compagnon avaient pensé à ce voyage comme à quelque chose de révolu ; ils l'avaient intégré au point

d'imaginer le recréer à leur échelle, chez Patrick B., à Montpellier. L'image était déjà en quelques sortes fixée. Ce qu'ils éprouvaient le soir, autour du feu de bois, avec les grognements des dromadaires au loin, l'odeur de la graisse animale qui grille au-dessus des flammes, le goût du thé qui brûle la langue, ils le figeaient dans leur mémoire pour tenter de retrouver ces sensations au retour, chez eux. Pouvoir, sur commande, convoquer les éléments du décor de leur voyage pour se replonger dans ce qu'ils avaient pu s'approprier du désert qu'ils avaient traversé. Quelque chose de cette immensité leur appartenait déjà : l'image qu'ils fabriquaient jour après jour dans un souvenir au présent. En effet, tandis qu'ils mangeaient le couscous préparé par les Maures, ils étaient déjà plongés dans ce souvenir qu'ils tissaient autour des quelques repères peut-être reproductibles au retour : la nourriture, les habits, la vaisselle. Des particules de désert à ramener à la maison.

Chez Patrick B., il y a des travaux. L'espace est libre de meubles, à peine encombré par les traces d'un quotidien européen. Lui et Sylvie ont tendu des tissus sur les murs, « *pour essayer de faire ambiance exotique* ». Au sol, ils ont installé le tapis acheté à Atar, spécialement pour cette soirée. Dans des Calebasses, des dattes, des cacahuètes, « *la même chose que ce qu'on mangeait là-bas* ». Un couscous, « *bien sûr* », est en train de mijoter dans la cuisine. Dans la petite cheminée, les braises commencent à rougeoier ; il est temps de faire chauffer l'eau du thé. Mais elle tarde à bouillir. On utilisera la plaque électrique, tant pis. Mais il sera servi dans la théière et les verres achetés à cet effet à l'aéroport d'Atar. Du thé à la menthe. Sylvie est allée dans le quartier de Figuerolles à Montpellier, largement habité par une population maghrébine, pour s'approvisionner : « *J'ai été chez les arabes pour acheter la menthe. Je voulais aussi des assiettes en inox et des cuillères,*

comme celles qu'on utilisait là-bas, mais dix francs pièce, ça faisait trop cher. Tant pis ! »

Avec des "tant pis", Patrick B. et Sylvie sont parvenus à produire l'image exacte de "leur" désert, de leur expérience, de leur souvenir, réadaptés à l'environnement familier de leur quotidien. Et c'est comme cela qu'ils sont en mesure de se l'approprier, de la vivre de l'intérieur - en étant les acteurs. Ils ont fabriqué l'esthétique d'un désert à leur mesure, pour mieux l'intégrer, mieux la maîtriser, mieux l'aimer. Ne pas avoir tous les éléments d'une reconstitution fidèle ne représente pas un obstacle ; au contraire, cette émotion existe dorénavant plus que le décor qu'ils avaient investi entre Chingetti et Ouadane. Le souvenir est vivant. Ils sont aux commandes de ce beau souvenir. *« On voulait leur faire revivre le repas comme on l'avait vécu là-bas. »*

Il n'y a d'ailleurs pas que du thé à la menthe ce soir. Les verres se remplissent de vin, aussi. Les albums de photos circulent. Sylvie distribue le journal de bord qu'elle a rédigé pendant le voyage, photocopié pour chacun. Il fait bien chaud maintenant chez Patrick B. On est bien. Aussi bien que sous la tente, autour du couscous à la viande de dromadaire, ces soirs où ils étaient fatigués d'avoir marché. Et où tout semblait beau, étrange, inconnu. Ici, c'est pareil ; sauf qu'ils ont appris à connaître cette lointaine image. Ils se sont intégrés dans celle qu'ils ont refabriquée au retour. Ils font partie du décor ; ce sont eux qui en ont dessiné les contours.

2 : la belle aventure

Ils avaient d'ailleurs commencé à façonner cette image avant même de partir. L'élément dominant du décor était alors le danger qui guettait

les voyageurs. Il fallait prévoir des médicaments, des solutions pour se laver, car on ne pourrait pas se doucher tous les jours, pour certaines même il faudrait décaler le moment de leurs menstruations, pour éviter d'être confrontée à un manque d'hygiène. Ils en parlaient souvent de tous ces risques. Ils ont eu le temps de les imaginer : dès le mois de février, neuf mois avant le départ, le voyage était déjà programmé. Semaines après semaines, tout devenait plus précis, plus menaçant, l'image était toujours plus nette. Ils allaient vers un exotisme dont ils souhaitaient qu'il soit inquiétant, pour le faire mieux correspondre à ce qu'ils en imaginaient. La maladie, la saleté, c'était ce qu'il fallait approcher au plus près, sans surtout les toucher, pour conserver à ces éléments perturbateurs leur caractère fascinant. L'appréhension était finalement ce qui rendait beau ce projet de voyage. Elle fut entretenue jusqu'au moment du départ. Quelques jours avant de prendre l'avion pour Atar, Pascal et Elisabeth ont organisé un dîner de « *mise en ambiance* ». Les repères esthétiques sont certes moins marqués qu'ils ne le seront au retour, chez Patrick B., mais les contours du décor commencent déjà à s'affirmer. Le repas est épicé ; faute d'expérience, Elisabeth ne s'est pas lancée dans la préparation d'un couscous, mais l'odeur du poulet au curry flotte dans la cuisine. On boit dans des verres en bois. Et Pascal a poussé le réalisme jusqu'à diluer un peu de poudre de "Smecta", ce remède prescrit pour soigner les gastro-entérites, dans l'eau de chaque convive. « *Voilà, imaginez-vous que là-bas, l'eau que vous boirez aura cette couleur !* » L'eau est trouble, peu engageante ; mais elle possède toutes les vertus de télé transportation dans le monde lointain que les neuf membres du groupe s'apprêtent à découvrir. Ce pays qu'ils vont parcourir à pied, ils attendent qu'il soit déstabilisant ; avant d'y arriver, ils lui imputent les valeurs qui lui permettent d'acquérir un statut de « *destination-aventure* », comme le

définit Sylvie. Ils fabriquent l'esthétique de l'idée qu'ils ont élaborée d'un certain désert mauritanien en mettant en scène ce qu'ils redoutent et traquent à la fois –jusqu'à peut-être même l'inventer de toutes pièces, pour s'assurer de figurer dans un décor qu'ils maîtriseraient totalement, un décor qui soit une aventure à composer avant de l'intégrer.

« *On a marché sous 35 degrés, on ne s'est pas lavé pendant plusieurs jours, quand y réfléchit, c'est finalement pas quelque chose qui fait rêver notre voyage !* » C'est Patrick C. qui parle ainsi. Tandis que le discours qu'il utilise pour évoquer ses nombreuses expéditions dans le continent africain lui semble renfermer ce qu'il faut pour charmer son auditoire, « *il y a toujours le côté lointain qui joue, les trucs que je ramène, le fait que je doive partir comme ça, du jour au lendemain, les gens, ça les fascine pas mal* », il considère que ce qu'il raconte de son périple en Mauritanie ne contient rien qui puisse susciter l'envie. Il situe son expérience et son récit sur un autre registre. Il ne parle plus seulement de voyage à l'étranger, il parle d'aventure –la sienne. Et c'est pour cela qu'il estime que personne ne peut communier avec lui dans ce souvenir de l'épreuve qu'il décrit. Ce voyage lui appartient comme aucun autre, il en exclut en quelques sortes son entourage en imaginant d'emblée que rien ne peut toucher dans son discours, que nul ne pourrait vouloir s'identifier à lui. Depuis son retour du désert, il s'approprie cette image d'aventure qu'ils ont tous calquée sur leur récit. Ils sont neuf à avoir partagé l'exercice de la marche (avec dromadaire pour transporter les éventuels randonneurs trop fatigués et 4x4 pour acheminer le matériel et rapatrier ceux qui n'auraient pas pu continuer), de la privation d'eau (non pas pour se désaltérer, mais pour se laver, compte tenu qu'il y avait tout de même une étape prévue avec

une douche au milieu des cinq jours de marche), et de la chaleur (même si à leur arrivée à Atar, ils furent déçus de trouver un ciel couvert et une température loin des sommets escomptés). Avant de partir, ils avaient commencé de construire l'aventure qu'ils attendaient de vivre en Mauritanie. Au retour, ils achèvent de se constituer en catégorie à part, qui n'aurait pas vécu la même expérience que celle d'un "voyage ordinaire", et continuent ainsi de matérialiser, par un récit qu'ils veulent discriminant, l'esthétique de leur semaine passée dans le désert. Une esthétique qu'ils auraient été les seuls à goûter : « *Les gens de là-bas ne comprennent pas ce qu'on vient chercher dans le désert. Ils se demandent pourquoi, par exemple, on préfère qu'ils nous fassent passer par une petite route tortueuse qui fait un détour [pour rejoindre le circuit de marche] plutôt que d'emprunter une nouvelle piste plus facile et plus rapide. Pour eux, traverser le désert, c'est un travail.* » Pascal adopte les mêmes procédés que Patrick C. pour individualiser leur expérience. Eux seuls auraient été sensibles à la beauté du désert, au caractère anoblissant de l'aventure, à la quête d'absolu qui ouvre les portes d'une réelle perception de l'environnement. Ceux qui n'étaient pas du voyage ne savent pas ; ceux qui y vivent ne voient pas. Il n'y aurait qu'eux pour avoir su percevoir ce qu'est « *l'aventure du désert ; c'est le silence. C'est n'avoir aucun repère, c'est être dans l'inconnu. C'est dormir à la belle étoile.* » Autant de qualificatifs qui ne peuvent en effet, lorsqu'il s'agit du désert, toucher ni les auditeurs européens, ni ceux qui les ont guidés à travers ces dunes qu'ils connaissent trop bien. Pascal et ses collègues, à la fois néophytes et déjà imprégnés de tout ce qu'il fallait, selon eux, pour percevoir la spécificité du sable mauritanien, ont su déceler pendant leur marche un mystère qu'ils ont découvert par l'immersion dans l'inconnu-attendu. La beauté résidait en fait dans tout ce qui

ressemblait à ce qu'ils escomptaient trouver pendant ce voyage. Tout était finalement aussi beau que ce qu'ils avaient prévu. Et le danger, hypothétique, planait, toujours, mais juste pour apporter une caution supplémentaire à l'ensemble : « *Il y avait le côté risque, mais qui s'est bien passé.* », rappelle Elisabeth. Christiane est encore plus explicite ; pour elle qui travaille dans le corps médical, la gravité de la situation lui apparaissait d'autant plus précisément : « *Plus la date du départ approchait, plus j'avais peur de partir. Je suis finalement partie en me disant que j'avais une trouille bleue, que je ne me laverai pas pendant une semaine, que j'avais peur des maladies, parce que moi, je suis au courant de tout ça. Et puis je me suis lancé un défi : "pourquoi je n'y arriverais pas, après tout ?"* » Et elle y est arrivée, Christiane, à braver le manque de douche, à ne pas tomber malade dans le désert, à trouver le temps de vivre dans l'environnement hors limite du sable des dunes. Parfois en montant sur le dos d'un dromadaire, pour se reposer un peu au cours des journées de marche, mais toujours là, avec les autres, en forme, prête à s'émerveiller de l'immensité des paysages, de la quiétude des soirées sous la tente, de la fraternité des rapports entretenus avec les Maures rencontrés durant le voyage. « *Par rapport à Patrick [C.], ça m'a procuré une satisfaction personnelle. J'ai pu lui prouver que je pouvais voyager aussi. Ça l'a marqué de voir que je peux m'intégrer partout.* » Au retour de Thaïlande, Christiane n'avait rien ressenti de semblable. Et Patrick C. non plus. Le voyage ne comportait pas le même investissement moral et physique. Il n'avait été entrepris que pour se reposer. Quant à la Mauritanie, il s'agissait que le voyage soit réussi ; que ce soit un beau voyage. Les neuf membres du groupe du Comité d'entreprise s'en sont donné les moyens.

L'aventure ne fut pas seulement physique. Tous ont le sentiment d'avoir vécu une aventure personnelle, une aventure humaine. Ils sont très émus quand ils évoquent ce voyage. « *On en aurait presque les larmes aux yeux* » dit Sylvie. Christiane se souvient qu'au retour, elle a laissé passer trois ou quatre jours sans pouvoir en parler, « *parce que c'était tellement fort, ce qu'on avait vécu. Vivre une semaine aux côtés de gens qui vivent avec rien, c'était fou. On avait quitté notre société de consommation où on est finalement que des esclaves. Je n'ai même pas stressé parce que je ne pouvais pas appeler mes enfants [elle en a deux grands, issus d'une autre union]. J'ai fait le vide. Je ne me suis jamais dit "pourvu que tout aille bien", ce genre de trucs. Et puis à Marseille, à la descente de l'avion, ça m'a repris. J'ai tout de suite téléphoné.* » Patrick C., pourtant habitué à traiter avec des Africains lorsqu'il part travailler sur des chantiers hydrauliques, s'est lui aussi laissé charmer par cette traversée du désert : « *Moi, c'est vivre avec des autochtones qui m'a marqué. Ils dorment dehors. On les voyait cuire la galette de pain dans le sable, sous les cendres. On les voyait faire le thé, aller à la recherche des dromadaires, quand ils s'éloignaient du camp. Bref, on a vécu comme eux, avec les mêmes conditions.* » Pascal aime raconter comment il a noué des relations avec l'un des chameliers. « *On ne se comprenait pas. Mais peu à peu, on s'est rapprochés. Il savait que j'aimais fumer, le soir. Une fois, il m'a proposé du tabac à fumer dans une pipe. Plus tard, j'en ai acheté, et je lui en ai donné. Et c'est pas évident d'avoir une intimité avec eux pourtant. Ils sont tellement différents de nous, ils ne vivent pas au même rythme. C'est peut-être parce qu'Élisabeth et moi, on n'est pas écrasants, on ne cherche pas à tout prix à avoir des contacts, juste pour dire qu'on a réussi. On laisse les choses se faire.* »

Ainsi, après avoir tout prévu, le meilleur et surtout le pire, "le groupe des Mauritaniens" s'est laissé porter par cette aventure qu'il avait tant attendue. Au jour le jour, un pas après l'autre, une dune derrière l'autre, chacun s'est conformé à ce qu'ils ont perçu d'un quotidien dans le désert. Vivre l'instant, s'inscrire dans le temps des journées, attendre la cuisson du pain, moins parler. Et saisir ainsi tout ce qui leur aura permis au retour de sentir qu'ils avaient, pendant quelques jours, été différents, proches de cet ailleurs qu'ils avaient imaginé. Un ailleurs qu'ils ont finalement très vite adopté sans ils s'y étaient préparés -un ailleurs qui ressemblait très fort à ce qu'ils attendaient. Ils ont en effet retrouvé tout ce dont ils rêvaient avant de partir, comme par enchantement, point par point : la pauvreté et la saleté des villages, les maladies (Christiane a d'ailleurs distribué aux habitants qu'ils croisaient toutes les réserves de médicaments qu'elle avait amenées en cas de problème), les conditions de vie précaires, la fatigue, le réconfort du thé vert, les délices d'un vrai échange entre civilisations. Pour parfaire le tout, il a plu pendant le séjour ; et les chameliers leur ont alors dit qu'ils leur avaient porté bonheur. Ultime gratification pour les voyageurs européens, avides d'aventures exotiques, authentiques, différentes... Leur rêve d'aventure s'est fondu dans un espoir vécu par les autochtones ; tout est bien qui finit bien.

3 : une beauté impalpable

L'aventure vécue par les dix personnes du groupe pourrait être assimilée à une expérience d'esthétique intime et morale. Ils sont rentrés émus et grandis de leur voyage dans le désert mauritanien. La tête pleine de tous ces sentiments qu'ils avaient prévu de goûter, et

qu'ils ont réussi à capter -mais les valises légères. Très peu d'objets, très peu d'emblèmes matériels de cette beauté rencontrée à travers un parcours qu'ils avaient voulu initiatique. Dans leurs habitations montpelliéraines, les témoignages sont rares et se diluent à travers l'exposition des objets ramenés d'autres voyages. Rien n'est véritablement mis en exergue. Tout se mélange, les restes de vacances passées en Thaïlande, en Tunisie, au Maroc ou ailleurs, dans un environnement qui laisse la part belle à la décoration exotique. Ce n'est pas l'évidence d'un séjour passé au cœur du désert que l'on perçoit lorsque l'on pénètre chez les membres du "groupe des Mauritanien" ; c'est une impression diffuse d'un ailleurs glorifié. Des couleurs, des tissus, des poteries, du bois sculpté, tout ce qui d'emblée raconte l'ambition des occupants de montrer leur désir de se démarquer d'un quotidien enclavé dans un européanisme banalisé. Le voyage, les cultures lointaines, sont uniformément mis en valeur au sein d'intérieurs voués à exprimer une volonté d'affirmer un élan vers autre chose que la vie de tous les jours. Et le désert existe désormais, au même titre que les autres images de pays d'ailleurs -ni plus, ni moins. L'exemplarité de l'expérience vécue dans les sables de Mauritanie n'est pas perceptible dans la mise en scène domestique des personnes interviewées. Les émotions semblent s'être aplanies et s'intègrent sans heurts aux côtés des souvenirs d'autres voyages, aux côtés des objets quotidiens. « *C'était un voyage très spécial, exceptionnel* », dit Pascal, comme tous ses compagnons du groupe. Mais rien ne semble pouvoir traduire cette beauté d'une aventure vécue comme unique. Certainement pas les objets.

Ce n'est d'ailleurs toujours qu'à la fin des entretiens que chacun se levait, après m'avoir raconté le voyage, pour me montrer ce qu'ils

avaient ramené de Mauritanie. Disséminés dans les différentes pièces des logements, les objets sont posés, accrochés, pliés, faisant bloc avec l'ensemble de tout ce qui compose l'univers domestique.

Elisabeth choisit d'abord de me présenter une planche de bois ouvragée, suspendue sur le pilier qui sépare le salon de la cuisine américaine. C'est une barrière de selle de dromadaire ; cela peut servir aussi de pied de table. Elle l'avait repérée lors d'un repas sous une tente, un soir d'étape dans une oasis. Elle était par terre, et semblait avoir été oubliée là. Le lendemain matin, elle l'a acheté à ses hôtes d'une nuit. Il a fallu marchander, elle l'a finalement payé un peu trop cher, estime-t-elle. Mais elle tenait à s'approprier cet objet. Elle savait qu'il n'appartenait pas à la catégorie « *artisanat pour touristes* » qu'on leur proposait d'habitude. Elle n'en a jamais vu de semblable sur les étalages à la suite du voyage. Plus jamais elle ne s'en est séparée : elle l'a gardé dans son sac à dos, même s'il était un peu lourd. Il lui semblait exclu de le mettre dans le 4x4 qui transportait tous les bagages. Non, elle a marché tous les jours avec, il dépassait du sac, elle le voyait sur son ombre qui gravissait les dunes, elle le trouvait vrai, beau, elle était contente, c'était le sien maintenant. Elle avait, collé derrière elle, une partie de cette civilisation qu'elle découvrait avec enthousiasme ; elle communiait avec cet objet qu'elle promenait avec elle, tel un guide dans ce monde lointain.

Pascal me dirige vers une étagère du salon. Les rayonnages sont tous occupés par des bibelots ou des minéraux ramenés de voyages. A hauteur de main, on trouve la pipe en os et la blague à tabac qu'il a achetées à Namoud, le chamelier avec qui il a sympathisé. Ces deux objets lui appartenaient. Pascal l'a vu s'en servir, le soir, tandis qu'il entretenait les braises. « *On ne cherche pas à acheter à des gens qui sont organisés pour.* » Il y a eu transfert. D'utilitaires, la pipe et la

tabatière sont devenues belles ; elles ont cessé leur itinérance dans les poches de Namoud pour s'arrêter sur cette étagère d'un appartement montpelliérain. Et c'est justement parce qu'on s'en est d'abord servi, dans le contexte quotidien du désert, qu'elles ont acquis ce statut de beaux objets. Sans cet intermédiaire qui les relie au réel, à cette tangibilité éprouvée par Pascal durant ces cinq jours passés dans le désert, il n'aurait pas voulu les acheter pour les ramener chez lui. La pipe et la tabatière étaient belles dans les mains de Namoud. Elles étaient à leur place ; aujourd'hui, elles le sont encore, belles, elles le seront tant que Pascal les regardera avec l'émotion qui le transportera vers les cendres rougeoyantes qui éclairaient les soirées à la belle étoile de son aventure mauritanienne. De temps en temps il fume avec, « *pour rigoler* », et surtout pour leur conserver leur caractère d'objets vrais, qui symbolise à lui seul ce qu'ont ressenti Pascal et ses amis dans les dunes du désert : une plongée dans une existence pleine de vraies sensations. Et il y a le reste, ce qu'ils ont acheté sans trop y penser, « *parce qu'[ils] achetaient toujours un petit quelque chose aux gens qu'on rencontrait* ». Un cendrier, « *celui-là, on s'en sert vraiment !* », mais qui, lui, n'a commencé sa vie qu'ici, depuis qu'il est posé à côté de leur télévision. Ils l'ont obtenu en faisant du troc ; c'était le dernier jour, et ils n'avaient plus d'argent liquide. Il leur a coûté une paire de chaussures de randonnée usagées, une paire de chaussettes, des échantillons de produits de beauté (ceux qu'Elisabeth avaient amenés pour le voyage, moins lourds que les flacons courants), un Tshirt et une pochette de classement cartonnée. Le couteau s'est échangé contre un jean Levis (que les vendeurs ont aussitôt tenté de revendre à Christiane, venue elle aussi effectuer ses derniers achats avant le départ) et un sweat-shirt. Il est venu augmenter la collection de "couteaux de voyages" de Pascal ; chaque fois qu'il part quelque part, il ramène un

couteau. Dans la chambre des deux garçons, les chèches sont mélangés à la réserve de déguisements. Un bleu et un blanc. « *C'était parce qu'on croyait qu'on aurait à se protéger du soleil, soi disant, alors on les a achetés le premier jour, à l'aéroport !* » Il n'a pas fait assez beau pour que ces deux morceaux de toile puissent se hisser au niveau de vrais objets. Ils n'ont été qu'accessoires inutiles. Ils sont désormais des parures d'enfants, des jouets.

Le dernier rayonnage de l'étagère est couvert de petites pierres de toutes sortes. Pascal en ramasse toujours sur les sols qu'il foule en voyage. Trois ou quatre proviennent du désert. Il y a aussi un os de dromadaire. Eléments matériels d'un ailleurs lointain. Présence concrète d'un environnement traversé, inscription de ces sept jours mauritaniens dans le présent européen. Et, au centre de la table du salon-salle à manger, un grand saladier contient du sable orangé, si fin, si doux, si fluide entre les doigts, qu'on croirait presque qu'il est encore chaud. Lorsqu'on le voit, on veut le toucher. Chaque fois qu'on plonge la main dans le saladier, le sable distille un peu de la vie du désert. Il n'est pas là que pour témoigner du voyage accompli. Il investit toute la maison de sa puissance évocatrice. Cette micro partie de désert habite ici ; avec Pascal, Elisabeth et les enfants. Il partage la même temporalité que tout le monde dans cet appartement : il est investi de toute la beauté du désert mais aussi de l'esprit de ceux qui ont choisi de le ramener pour l'installer sur la table de la salle à manger. Il est à la fois le vecteur de la civilisation que Pascal et Elisabeth ont eu l'impression de pénétrer et de leur propre quotidien, dans une mise en scène qui doit indiquer leur propension à l'ouverture, à la découverte, à l'aventure. Ces quelques grammes de sable orange possèdent ainsi cette double beauté qui réside dans le milieu dont ils viennent et dans la

forme de vie des propriétaires de leur nouvel habitat, qu'ils contribuent à marquer des signes de cet exotisme traqué et revendiqué.

Chez Patrick C. et Christiane, c'est aussi le sable qui joue ce rôle d'identifiant. Christiane en a ramené trois kilogrammes, dont un qu'elle a divisé en soixante-dix petits sachets pour tout le personnel de son équipe médicale. Les deux autres kilos sont dans une boîte avec couvercle, posée sur une étagère à l'entrée du salon. Plus secret, le souvenir est enfermé, caché aux yeux des visiteurs. Le sable, tout aussi porteur de sens que chez Pascal et Elisabeth, traduit le degré d'intériorité de l'aventure qu'a vécu la détentrice de cette boîte (elle lui a été offerte par son ex-beau-père). C'est véritablement son sable, qu'elle a choisi de mettre dans un objet qui lui appartient personnellement. Il est dans une pièce commune, mais caché sous le couvercle des souvenirs de Christiane. La boîte est sombre, le sable éclatant de couleur. C'est un matériau précieux ; beau et précieux. Beau comme le désert, précieux comme l'expérience nouvelle que Christiane s'est vu capable d'assumer dans des conditions qu'elle considérait hostiles. Ici aussi, le sable établit une connexion entre le rêve du voyage -réalisé à force de conviction- et un quotidien qu'il embellit par sa présence, image d'un possible d'exception dans une existence protégée. Il n'y a pas beaucoup d'autres témoignages de ce voyage chez Patrick C. et Christiane. Dans un placard de la chambre d'amis, deux voilages, un pour chacun. Ils les ont mis pour la soirée du retour ; et puis rangés. Unealebasse, dans la cuisine, est emplie de fruits. Ustensile, elle n'est pas véritablement un élément de représentation. Elle s'est fondue dans l'ensemble de la vaisselle de la maison. « *On l'a achetée comme ça, juste pour dire qu'on achetait quelque chose à ces femmes qui venaient nous proposer leurs marchandises en plein désert.* » Comme les bijoux

troqués contre une trousse de toilette, une nappe (amenée pour manger par terre), un pantalon et une lampe électrique. « *J'adore marchander* », dit Patrick C., « *mais en fait, personne dans le groupe d'a fait une bonne affaire.* » La bonne affaire, ce fut ces kilos de sable, beau et gratuit, perméable à tout ce que chacun a voulu lui transmettre, pour qu'ensuite lui-même continue de véhiculer ces sentiments à la fois intimes et voués à dévoiler la personnalité de ceux qui l'avaient recueilli au cœur du désert.

Sylvie aussi a son sable. Elle l'a mis dans une bouteille, « *comme une bouteille à la mer* ». Elle qui se laisse guider, avec son compagnon Patrick B., par le hasard des voyages, regarde son sable comme le symbole de cette dérive vers l'inconnu. La bouteille est posée sur une étagère, dans l'entrée de l'appartement. Lieu de transit. Sur un mur du petit salon, un cadre : une photographie d'elle, dans le désert mauritanien, avec par-dessus du sable où se mêlent des scarabées séchés et des petites pierres. C'est une composition de Patrick B., qu'il lui a offert pour son anniversaire. Il reste encore du sable : « *Je ne sais pas encore ce que j'en ferai, mais je trouverai. En tout cas, je ne le jetterai pas, ça c'est sûr.* » En attendant, il est dans une boîte en plastique, dont l'étiquette indique encore ce qu'elle contenait à l'origine : "mélange exotique", de chez Ducros. Sylvie rit quand je lui fais remarquer ; elle dit que c'est le hasard. Elle a désormais la satisfaction de connaître la véritable origine de l'exotisme de son sable, et d'être allée le chercher sur place. Elle est actrice, et pas seulement consommatrice. « *Quand, à Carrefour, ils font la semaine chinoise, ou la semaine machin, jamais je n'achèterai là-bas !* » Il lui faut être participante pour apprécier les objets d'ailleurs. Elle met un peu d'elle-même dans chacun d'eux, ce qui les aide à être beaux.



Elle a aussi ramené une branche d'arbre mort, posée dans le salon, deux vertèbres provenant du même squelette de dromadaire que l'os de Pascal, à côté de la branche, des petits cailloux, rassemblés dans unealebasse noire. « *J'essaye de ramener de la matière.* » Quoi de plus vrai que la nature ? Et quoi de plus beau, alors, que ce qui est vrai ? Et puis finalement, c'est elle qui a choisi de trouver beaux et touchants ces éléments naturels. Personne ne les lui a imposés comme tels, c'est elle qui les a prélevés dans le désert pour les installer chez elle. Ils distillent depuis toute cette beauté dont Sylvie les a investis, et la traversent chaque jour de leur pouvoir de transposition dans un autre monde.

Le sable, les cailloux, les os, de la matière à toucher pour se souvenir de la beauté d'un paysage, de la force d'une expérience. Comment en effet ramener quelque chose d'aussi impalpable qu'une image ou une impression ? En partant pour le désert mauritanien, les neuf personnes du groupe allaient chercher ce que le magazine de l'Express décrit très précisément dans sa page "Affaires du voyage", vantant les excursions organisées dans ce pays :

« - Méharées. Le désert en silence. Un voyage à l'intérieur de soi-même, rythmé par le jour et la nuit. Pour retrouver l'authenticité.

Parce qu'il facilite le recul nécessaire à toute vie citadine, le désert fait des adeptes. Camps, retraites, stages et ermitages sont organisés dans des sites où se conjuguent beauté et total isolement. La vie est rythmée par le soleil et les jours sont ponctués de contemplation dans les dunes, de marches et de méharées silencieuses. Un autre voyage, face à face avec soi-même. »³

³ In *L'express le magazine*, n° 2541, du 16 au 22 mars 2000

Ils ont tout trouvé. Mais rien ramené. Alors ils ont transformé le paysage en décor et l'émotion en paroles. Pour matérialiser les impressions, pour garder quelque chose de ce voyage. Les albums de photographies sont ressortis à toute occasion, les récits se rallongent. Les protagonistes de cette aventure façonnent une image à leur échelle, dans laquelle ils peuvent s'intégrer. Ils inventent des repères dans l'impalpable beauté du désert, lointain et inquiétant, et trouvent spontanément leur place dans ce cadre redessiné. Les propos de Sylvie sont très explicites : « *Les trois premiers jours, je n'arrivais pas à réaliser que j'étais là, dans le désert. Rien ne me semblait réel, j'attendais de sentir d'un coup que j'y étais. En fait, je n'étais pas encore incorporée dans le paysage.* » Pour Patrick C., le délai nécessaire pour formuler son immersion dans les dunes de sable fut plus long : « *Jamais on ne pourra vraiment décrire ce qu'on a ressenti. On était hors du temps en fait. Il n'y avait pas de bruit, que le vent dans le désert. Ça n'est que deux mois après, quand on s'est réunis pour le dîner, qu'on a pu commencer vraiment à en parler.* » Pascal et Elisabeth : « *A force d'en parler, parler, parler, on se dit qu'on l'a vraiment vécu, que c'est vrai tous ces trucs hallucinants qu'on a vus !* » Les photographies sont d'ailleurs un peu les mêmes : le squelette du dromadaire sur le sable, l'oasis vue du haut d'une dune, quelqu'un qui marche, de dos, suivi par ses traces de pas dans le sable, les vendeuses de bijoux avec leurs étalages de marchandises sur le sol. La comparaison entre les albums, lors de la soirée chez Patrick B., aide à resserrer le cadre de ce que chacun a vu. L'image se précise, s'épure. Les traits du souvenir sont toujours plus nets, plus faciles à s'approprier. La beauté diffuse à laquelle "le groupe des Mauritaniens" a d'abord été confronté ressemble de plus en plus à ce qu'ils ont lu dans les prospectus d'agence de voyage. Elle correspond à leur attente,

ils peuvent désormais s'envisager au centre de ce décor idéal parce que fixé dans leur imagination, dont les critères esthétiques se déclinent à travers les stéréotypes du discours. Une beauté arrêtée par le déclic des appareils de photographies et des mots qui la figent dans un immobilisme plus facile à garder en mémoire. Le journal de bord que Sylvie a rédigé pendant leur séjour évoque très précisément ce besoin de mise en forme du désert dans des phrases codées, où décor et image sont toujours superposés à une réalité difficile à décrire, à embrasser, à prendre toute entière -à envisager telle quelle, brute, sans qualificatif, nue, inatteignable.

Extraits de ce texte d'une vingtaine de pages, distribué à chacun des membres du groupe lors du dîner chez Patrick B. :

« Danseurs et couscous ont fini de donner une touche de couleur à ce tableau de sable fin et de huttes en feuilles de palmiers. »

« La Caravane nous a fait traverser des paysages soupçonnés, mais jamais imaginés. C'est un décor où la vie semble suspendue. »

« La langue locale fait partie du décor, tu la recherches et vers elle tu te diriges. »

« Nous avons toujours un temps couvert, gris, pour une Méharée dans le désert, les techniques d'éclairage ne sont pas au point ! »

« Plus loin, un vieillard aux pas mal assurés, aidé par un bâton ne dénature pas du tout avec le paysage. »

« Le décor nous embrasse à chaque instant et nous nous y enfonçons avec joie. »

« Comme un hymne à dame nature, notre marche ce jour-là se clôturera par un superbe arc-en-ciel qui plantera son décor majestueux face à nous. Les photographes n'auront de cesse de mémoriser cette vue autant que le coucher de soleil qui lentement nous laissera, pour le

bonheur de notre regard, découvrir le profil noir bien dessiné des dromadaires sur fond or orangé où quelques rares arbustes, figés sur l'horizon, termineront ce tableau que seul le désert pouvait nous donner. »

« Le silence t'entoure et tu le respectes. Il fait tellement partie du décor qu'il te remplit. »

« L'échange des cultures sera sans doute, durant ce voyage, le bagage le plus précieux que nous ramènerons. »

*« Ce journal, c'est tout ce que j'ai ramené dans ma tête », m'explique Sylvie. Et, au retour de ce voyage "face à face avec soi-même", pour reprendre les mots de *l'Express*, c'est bien ce que tous pouvaient ramener de plus vrai : des impressions personnelles, redimensionnant une esthétique immatérielle au moyen de codes qui leur permettent d'exister pleinement au cœur de cette beauté dont ils sont désormais acteurs -au centre du décor.*

II : L'EGO-OBJET

1 : Annie, scénographe

Annie vit dans les cartons depuis une semaine. Elle fait faire des travaux de peinture et de plomberie dans son appartement. Tout va être repeint en blanc. Et la salle de bain sera jolie, enfin. Elle ouvre les caisses marquées "fragile" pour me montrer les objets qu'elle a ramenés de ses voyages en Afrique. Depuis quinze ans qu'elle travaille avec la chorégraphe de danse contemporaine Mathilde Monnier, elle est partie quatre fois dans différents pays de ce continent. La dernière tournée a mené les membres de la compagnie dans les théâtres et centre culturels français des capitales du Sénégal, du Ghana, de Côte-d'Ivoire, du Nigeria et du Burkina-Fasso.

Annie se promène dans la grande pièce du salon et me désigne les emplacements habituels de ce qu'elle sort précautionneusement des caisses. Sur le bar de la cuisine américaine, il y a les deux statuettes qui viennent du Zimbabwe. A côté, elle installe deux plats namibiens, où elle dispose habituellement des fruits. Sur son bureau, la statue Dogon. Accroché au mur, un garde-manger du Zaïre. En face, sur le mur aussi, un tissu de baptême. Un peu partout, sur les étagères, par terre, des petits bibelots achetés aux enfants qui les fabriquent pour les vendre aux touristes. Chacun de ces objets a une histoire, une raison d'être ici. Les deux statuettes du Zimbabwe n'ont été à elle qu'après plus d'une heure de discussion avec la femme qui les vendait sur un marché. Mais ça n'était pas du marchandage. Non, « *C'était un très beau rapport entre nous. On a beaucoup parlé, de tout et de rien. En fait, elle était contente que ces deux objets aillent chez moi. "Ça va te porter*

bonheur”, elle m’a dit. Et puis elle m’a offert un cendrier. » Annie a besoin de faire en sorte qu’elle puisse considérer l’échange marchand comme un acte affectif. Elle n’a pas seulement décidé de s’approprier les statues. Elle a voulu instituer une relation pendant la transaction, dont elle puisse se souvenir aujourd’hui comme de quelque chose de “beau”. *« Souvent, je n’achète pas tout de suite. Quand je repère un objet, je repasse ensuite plusieurs fois. Pour m’imprégner. Pour vivre autre chose que simplement acheter pour posséder. »* Les deux personnages de bois, très allongés, très filiformes, à l’instabilité fragile mais sûre, induisent désormais le partage culturel qu’Annie s’est efforcée d’établir avec la vendeuse africaine.

Les plats en terre namubiens sont juste *« de la déco »*. Rapidement achetés, très facilement intégrés dans l’espace domestique, ils sont fonctionnels. Ils échappent un peu à Annie, qui les voit disparaître sous les fruits qu’elle a l’habitude d’y mettre. *« Ça amène de la couleur mais sans plus. Mais j’y tiens quand même. Comme ils sont faits à la main, ils sont uniques ces objets. »* Ils ne peuvent donc qu’être les siens. Et c’est cela qui les rend intéressants et les charge d’une valeur esthétique, en quelque sorte détournée par le seul fait qu’ils sont uniques. Ils sont comme un prolongement matériel de l’existence quotidienne d’Annie.

Le garde-manger en bois date du début du siècle. *« C’est le seul objet ancien que j’aie »*. A Nairobi, tandis qu’elle déjeunait, Marco, un technicien de la compagnie, est arrivé en disant qu’il avait vu un entrepôt débordant d’objets. Annie a abandonné son repas et s’y est précipitée. Une femme était là, qui lui a expliqué que la vente aux enchères d’un collectionneur s’était achevée la veille, et que tout avait été vendu. Il restait juste cette boîte accrochée à un cordon, qu’elle lui a cédé pour la somme de sa mise à prix, 1500 francs. Cette fois aussi, Annie a beaucoup parlé, beaucoup écouté. Les deux femmes se sont

promenées entre les objets, Annie a emmené celui qui restait. Celui-là ou un autre, peu importait. Mais tout de suite, elle l'a aimé pour ce qu'il était, pour ce qu'il disait d'elle. Parce qu'elle avait décidé de l'acheter, et que désormais il serait une parcelle de ce qui constitue son univers.

Le tissu de baptême a la même histoire. Le vendeur lui a raconté que des bébés avaient été enveloppés dedans, lors de la cérémonie religieuse. « *J'ai eu d'abord un échange culturel avec lui.* » Elle n'a pas vérifié l'authenticité de ses propos. Elle a acheté sa rencontre avec cet homme, qui, sur un marché à Abidjan, lui a parlé d'une Afrique à ramener par bribes de tissus. Annie s'entoure des relations qu'elle tisse avec les vendeurs. Elle existe et se présente à travers les objets qu'elle expose dans son salon.

La statue Dogon exprime la sûreté de son goût de scénographe. « *J'ai été la première à en acheter.* » Bon nombre des membres de la compagnie l'ont ensuite suivie. « *Mais moi, c'était il y a déjà six ans. C'est que j'ai un œil. J'ai une mémoire visuelle terrible. J'incorpore très vite. Je choppe les formes, les volumes, les couleurs.* » Sur le bureau, la femme penchée témoigne : Annie connaît son travail, Annie sait ce qui est beau, Annie communique avec les objets qu'elle parvient à rendre nécessaires, Annie est précurseur. Annie la laisse parler pour elle. Annie s'en remet à elle. Le charme de la statue opère : Annie et la femme Dogon ne font plus qu'une, elles se régénèrent l'une l'autre, elles existent l'une par l'autre. Et la beauté fusionne de l'une à l'autre. L'objet vit ; Annie s'expose. Transfert de statuts.

Depuis toutes ces années où la compagnie tourne dans le monde entier, Annie s'est en effet taillé une réputation d'expert en objets étrangers. Tandis qu'elle achète, elle consolide son rôle de spécialiste de l'espace à aménager. Elle se pose même comme une initiatrice de modes : « *Dans*

les marchés pour touristes, où je n'achète jamais, il y a toujours des objets un peu "aéroport". Ils essaient d'adapter la mode au goût du touriste. Une fois, à Ouagadougou, je parlais avec des gens qui tenaient un stand de cartes postales peintes. C'était toujours le même genre d'images : des femmes qui pilent le mil. Je leur ai fait remarquer que maintenant, il y a plein de femmes qui se baladent en scooter, et que ça devient aussi une image typique. Quelques jours après, je suis repassée, et il y avait des cartes postales de femmes en scooter ! » Annie sait ce qui est beau -ce qui devrait plaire au moins-, au point de *faire* le beau. La scénographe distingue d'ailleurs la portée de son impact, suivant qu'elle évalue l'esthétique d'un objet dans des pays comme ceux qu'elle a traversés en Afrique, ou en France. Ici, elle n'achète rien. Pas de bibelots, pas de tableaux, juste le mobilier nécessaire. Rien qui puisse affirmer ses goûts. Elle se sent trop canalisée dans son choix. Tout est déjà codifié, elle ne peut intervenir pour juger par elle-même. Les objets s'affichent comme de beaux objets, sans qu'elle l'ait décidé. Là-bas, en Afrique, elle se sent plus libre d'exercer son pouvoir de transformer l'anecdotique en esthétique. « *En Afrique, j'accomplis un acte. C'est moi qui choisis, c'est moi qui dis que c'est beau, tandis qu'en France, on achète quelque chose qui est qualifié de beau.* » Annie a besoin d'être à l'origine du sentiment qu'elle éprouve pour les objets qu'elle intègre dans son intérieur. Finalement, ce sont grâce à elle qu'ils sont beaux. C'est parce qu'elle les a vus et les a nourris de son désir de juger le beau. Son emprise sur eux est totale. Elle les anime jusqu'à les rendre à l'image de l'ensemble de sa conception d'une esthétique contemporaine, dont elle voudrait exclusivement faire son univers. Son travail l'amène à penser l'espace comme un art ; et les objets dont elle s'entoure doivent démontrer un certain art de vivre. Elle leur délègue la faculté de dire qui elle est.

A travers ces objets qu'elle est allée trouver loin de chez elle, Annie constitue son environnement quotidien. En Afrique, elle intervient comme quelqu'un d'extérieur au moment où son œil se pose sur quelque chose -de ce fait instantanément devenu beau. Dans le salon de son appartement, elle se définit avec ces éléments venus d'ailleurs, qui désormais parlent mieux que rien d'autre de sa relation intime aux formes, à la vie, à son travail. Ils ne sont désormais plus africains, ils ont perdu leur origine lointaine, ils viennent de nulle part ; ils sont simplement chez Annie, sans passé, sans attaches, sans culture. Ils se sont vidés de toute leur substance préalable pour opérer leur transmutation. Ils sont Annie.

2 : Herman, danseur

Cela fait à peine deux mois qu'Herman occupe cet appartement du sixième étage, duquel on voit les toits de tuiles rondes du centre ville montpelliérain. C'est un petit trois pièces très bien aménagé ; les fenêtres à double vitrage ne laissent rien passer du bruit et du vent du dehors, la moquette rase et grise est aussi nette que celle d'un bureau, les murs sont blancs, l'électricité et la plomberie ont été refaites à neuf. Herman s'y sent bien. Il espère que l'atmosphère confortable de son nouveau lieu de vie l'aidera à recomposer un quotidien qui le mine depuis sa récente séparation d'avec son compagnon. Maintenant qu'il est rentré d'Afrique, il commence tout juste à vraiment habiter ici. Mais tout est déjà en place : il n'y a plus de cartons à vider, les livres sont alignés sur les rayons de la bibliothèque du salon, la cuisine est fonctionnelle, sa chambre est devenue sa chambre, la table du coin repas offre des produits frais qu'il est allé acheter au marché. Il n'y a

que la pièce réservée aux amis qui dégage une sorte de flou dans l'aménagement de l'appartement. Elle est encore inorganisée. Sur le lit sont disposés des objets en attente d'être intégrés, rien n'a été accroché au mur, il n'y a pas de rallonge électrique à la lampe de chevet.

Une semaine après son débarquement de l'aéroport, presque tout ce qu'Herman a ramené d'Afrique s'est inséré dans cet intérieur qu'il a commencé d'élaborer juste avant son départ.

La statue Dogon est la première chose que l'on remarque en pénétrant dans l'appartement. L'homme courbé et barbu en bois clair est placé juste derrière la porte d'entrée. Du haut de ses cinquante centimètres, il semble être là pour accueillir les visiteurs. Sa tête apparaît de profil, tournée vers le salon, son corps de face, nu. Il est aux côtés d'Herman lorsque la porte s'ouvre. Ils sont deux. Le grand et le petit, l'Africain et le blond hollandais, le danseur et l'incarnation de l'immobilité, le danseur et celui qui défie les lois de l'équilibre dans une improbable courbure. " *De celui-là, j'en suis vraiment content* ", se satisfait Herman en regardant la statue avec une tendresse amicale. Ce n'est certes pas une antiquité, de celles dont on lui a dit qu'on les trouve peut-être au Mali si l'on a la chance d'entrer en contact avec une famille en deuil qui cherche à se débarrasser de ce fétiche qui porte malheur après un décès, mais elle n'est pas non plus tout juste sortie de derrière l'étalage d'un marché pour touristes. C'est Awa, une danseuse malienne intégrée à la compagnie Monnier, qui a parlé à Herman des coutumes du peuple Dogon. Il pense qu'il détient un objet à classer entre deux critères : l'authenticité et le fabriqué. Il l'a acheté chez un antiquaire de Ouagadougou, après, précise-t-il avec une fierté non dissimulée, une heure de marchandage. " *Le vendeur s'accrochait à sa statue !* " Le barbu était à l'origine accompagné d'une femme, courbée comme lui,

taillée dans le même bois. Pour huit cent francs, Herman et Dimitri, un autre danseur de la compagnie, les ont emportés. Dimitri a gardé la femme. Herman aime sa statue, qui lui évoque “ *un certain physique des Africains, si beaux, si fins, si longs* ”. Elle lui fait penser aussi aux travaux de Giacometti. Mais il ne l'aurait pourtant sûrement pas achetée en France. Il n'aurait pas eu d'empathie pour ce monsieur, à qui il a désormais insufflé une personnalité qui réunit à la fois certaines de ses préoccupations professionnelles -l'équilibre, l'immobilité, la posture anti naturelle- et ce qu'il aime à se souvenir de l'Afrique qu'il a traversée de théâtres en théâtres.

La statue Dogon d'Herman a ainsi passé avec succès toutes les étapes de la menace de désenchantement auxquelles elle a été soumise depuis son achat à Ouagadougou. Elle n'était pas destinée aux touristes attendus dans les marchés d'artisanat local. Son acquisition a nécessité de fines négociations avec le vendeur. Elle n'a été découverte¹ par Herman qu'à la dernière étape de la tournée : “ *Au fil du voyage, l'objet acheté perd de son originalité et de sa beauté ; ou alors aussi, on se rend compte après qu'il y a beaucoup plus beau.* ” Awa l'a trouvée belle, tandis que les Africains de la compagnie ont souvent tendance à mépriser ces objets convoités par les européens, “ *la plupart du temps uniquement fabriqués pour les blancs, qui sont les seuls à les trouver beaux, comme les bibelots en tours Eiffel à Paris* ” Enfin, la statue a tout de suite trouvé une place dans son nouvel environnement. Elle reste belle ici, chargée de tout ce qu'Herman a bien voulu mettre en elle, dégageant, aux côtés du mobilier Habitat, un sens et une esthétique revendiquée par son propriétaire. Herman se retrouve dans l'attitude de la statuette Dogon. C'est peut-être son double idéal, dans son équilibre à la fois périlleux et parfait. Cet homme barbu, si beau, si touchant, ce doit être lui. Il ne représente plus nécessairement la culture africaine dont il est

issu. Il n'est plus l'émissaire d'un exotisme à ramener chez soi. Il est l'image de celui qui a choisi de l'inviter à habiter avec lui. Il vivent désormais en symbiose.

Ce n'est pas le cas de tous les objets qu'il a ramenés de cette tournée. Certains, comme cette tenture tissée et brodée à la main restée pliée sur le lit de la chambre d'amis, ne sont pas encore parvenus à occuper l'espace quotidien de l'appartement d'Herman. Deux masques allongés en bois peint sont posés sur la pièce de tissu ; ils ne trouvent pas leur mur. Il y a ces deux "bâtons de marche" sculptés, polis, surmontés d'un pommeau en forme de tête d'homme, posés contre le mur, à côté de la table du salon. Ils ne sont pas mis très en évidence, mais ils se détachent cependant bien sur le blanc de la pièce. Herman les a achetés dans un aéroport. Il a voulu connaître leur origine, mais l'employée de la boutique n'a pas pu le renseigner. " *En fait, je m'en fous. Je les trouve beaux. Et tant pis si je les ai trouvés dans le pire endroit à touristes !* " C'est comme les trois plats en terre qu'il a rangés dans un placard au-dessus de l'évier : il ne croit pas que les membres d'une tribu aient véritablement mangé dedans, comme on lui a laissé pourtant croire lors de l'achat. Mais il continue à les aimer, à y mettre sa propre cuisine, " *tout simplement parce qu'ils sont beaux, même s'ils ne [lui] rappellent pas l'Afrique, ce qu'[il] s'imagine au moins [s]'en souvenir* ". Il y a enfin ce masque de cérémonie qu'il a fini par donner à sa voisine, parce qu'il ne savait plus ce qui lui avait plu en lui, parce qu'il l'avait acheté trop vite, parce qu'il ne savait pas ce qu'il faisait chez lui, intrus parmi les objets de sa vie quotidienne, absent de lui-même, ni beau ni laid, juste étranger à son univers.

Ces objets soudain devenus incongrus au retour en France sont le résultat de ce qu'Herman qualifie de "pression du groupe". A quinze

sur un marché, entre deux dates de spectacle, avec l'idée que demain on repart vers un autre pays, il lui semble que chacun se sent contraint de trouver quelque chose à ramener. C'est à celui qui marchandera le plus habilement, à celui qui découvrira la meilleure boutique, à celui qui sortira victorieux de ce parcours du touriste, à celui qui réussira à débusquer tous les pièges, tant ceux élaborés par les vendeurs que ceux produits par l'émulation dégagée entre chacun des membres de la compagnie. Depuis presque quinze ans qu'il tourne dans le monde entier, Herman n'est pas parvenu à s'affranchir de cette quasi frénésie de réussite touristique, quand bien même il ne voyage que dans le cadre de son travail. Il est touriste malgré lui, il achète parfois malgré lui aussi ; la beauté et l'intérêt de ce qu'il ramène se révèle à son retour, quand il est enfin seul avec ses objets, et qu'il parvient à déceler en eux ce qui lui permet de se retrouver un peu lui-même.

3 : Julie, danseuse

Julie est au contraire une néophyte de la vie de tournée. Elle a 21 ans. Il y a un an, à son arrivée à Montpellier, elle s'est mise à sculpter la glaise, chez elle, dans sa chambre. Elle se laisse peu à peu envahir par les têtes et les corps torturés qu'elle modèle sur son bureau bancal. C'est cet amas de formes grises qui peuplent son petit appartement d'une pièce-cuisine. Sa valise neuve est encore posée à côté de son lit. Depuis son aménagement l'été dernier, tout semble être resté en suspens. Il n'y pas de miroir chez Julie : pas même une petite glace de poche. La tête du lit tourne le dos à la fenêtre. Il ne fait pas très chaud. On s'assoie sur deux chaises pliantes, les pieds entre des têtes qui sèchent sous des linges humides.

Julie imaginait revenir de sa première tournée chargée de statues africaines. Mais, marché après marché, pays après pays, elle appréhendait toujours plus de ramener des objets qu'elle craignait de trouver finalement inutiles. A Ouagadougou, dernière étape du voyage, elle n'avait toujours rien acheté. Elle observait, avec un peu de stupeur, " *la course aux Dogons* " à laquelle tout le monde s'adonnait. " *Je me suis dit qu'ils devenaient dingues.* " Julie se sentait toujours plus paralysée dans ses choix, dans ses goûts, dans sa faculté d'analyser ses envies. Elle est finalement elle aussi allée dans la boutique de l'antiquaire que tout le monde était venu explorer depuis qu'Herman et Dimitri y avait découvert leur couple de Dogons. Elle y a trouvé une statuette de femme en bois, à tête d'éléphant et au corps recouvert de cuir. Elle est très petite, et est aujourd'hui installée sur une étagère en compagnie des sculptures de Julie. Le vendeur lui a dit qu'elle était un symbole de fécondité. Mais Julie, qui était venue avec Awa, ne tenait pas à en savoir tant sur la statuette. Les récits de la danseuse africaine sur le peuple Dogon l'avaient assez fortement impressionnée, et connaître l'origine présumée de l'objet qu'elle s'appropriait à ramener chez elle risquait d'annuler tout le pouvoir de séduction qu'elle avait trouvé dans cette femme-éléphant. Il semble en effet à Julie qu'il lui serait impossible de s'approprier un objet trop chargé d'une histoire, de traditions, d'affects. Elle cherche quelque chose de vierge qui ne sera que le reflet de sa propre sensibilité. Julie ne se sent pas l'âme d'une muséographe ou d'une aventurière à la quête d'une vérité culturelle à importer comme le témoignage d'une rencontre avec l'altérité. " *Ça rime tellement à rien pour moi. C'est pas la même culture, les mêmes valeurs, ils se servent de ça pour apporter la fécondité ou autre chose, et on n'a rien à voir avec ça. Donc ça ne rime à rien pour nous d'acheter ça pour ces raisons là.* "

Elle installe la statuette sur son bureau, devant elle. Elle la regarde longuement, en silence. Puis elle lâche : “ *Finalement, il n’y a qu’elle dont je sois vraiment contente...* ”

Au pied du bureau, il y a deux tabourets de bois, en pièces détachées. Un marteau est posé à côté. Julie ne les a pas encore remontés depuis son départ en avion. Par peur de les casser (Corinne, une autre danseuse de la compagnie, en a fendu un similaire en le reconstituant) ; par lassitude aussi. Elle craint de ne plus les aimer. Elle préfère les voir dans un état provisoire, ne pas vraiment les voir. Ce ne sont pas les siens. Ils sont là presque par effraction. A côté du lit, il y a un sabar qu’elle a racheté à Corinne qui s’était trompée en croyant que c’était un djembé. Julie n’a jamais joué d’aucun instrument de percussion. Elle pensait que Zani, percussionniste africain engagé par compagnie pour ce spectacle, lui donnerait quelques leçons avant le retour en France. Mais cela n’a finalement pas été possible. Il est maintenant là, imposant dans cette petite chambre, inutile, importé pour rien, muet. Julie a aussi ramené un tissu de pagne qu’elle a décidé d’offrir à son voisin. Quand elle l’a déplié et étendu sur son lit, elle n’a pas voulu le garder. Il n’avait rien à faire chez elle. Il ne parvenait pas à se lier avec l’environnement de Julie. Ce n’était pas elle. Il n’y avait rien dans ce tissu qui puisse justifier sa présence dans la vie de Julie. Alors elle l’a transmis à quelqu’un qui n’avait rien vu de ce continent d’où elle revenait, qui était peut-être juste prêt à accepter quelque chose qui pouvait être beau ; beau et vide. “ *Tout ça, ça plaît plus aux autres qu’à moi, alors...* ”

Et puis, installée derrière Julie lorsqu’elle travaille la glaise à son bureau, il y a une statue Cénoufo, haute et frêle, instable, appuyée contre le mur. Elle n’était pas rangée avec les autres objets du magasin où elle l’a achetée. Elle était posée au milieu de la boutique. Le vendeur

lui a expliqué qu'elle était à lui, " *soi-disant* ", précise Julie, et qu'il avait besoin de s'en séparer pour pouvoir envoyer de l'argent à sa famille en France... Bien que s'étant interdit toute naïveté, Julie fut émue par ce discours. Elle n'a pas attendu qu'il lui dise que la statue était authentique pour donner deux cent francs à l'antiquaire. Et voilà que cet homme barbu a pénétré dans sa chambre. Et Julie ne parvient pas à l'aimer. Elle n'a rien fait pour qu'il tienne debout. Elle l'a posé là, n'importe où, mais surtout pas en face d'elle. Lui a la tête tournée vers la fenêtre, le regard au loin. Ils n'ont pas encore fait connaissance. " *C'est terrible, je n'arrive pas à m'y attacher.* " Elle caresse l'idée de s'en séparer, de le donner, lui aussi. " *Mais tout le monde me traite de folle quand je dis ça !* " Tout le monde, ce sont ses parents, qui n'ont encore pas vu la statue, des amis, qui ne sont jamais allés en Afrique. Peut-être qu'elle l'offrira à son oncle, " *parce qu'il est vannier, et le côté artisanal lui plairait à priori.* " Elle n'est pas convaincue Julie. Elle a un peu honte de ne pas l'aimer son Cenoufo. Elle est triste pour lui, mais ne peut réprimer ce sentiment de gêne qu'elle a en le voyant chez elle, comme une erreur, comme un objet déplacé. Elle lui tourne le dos en attendant de lui trouver une destination, ici ou ailleurs, une raison d'être, ici ou ailleurs. Julie se retourne vers son paquet de terre glaise.

4 : Mathilde, chorégraphe

La première chose dont parle Mathilde lorsqu'elle évoque les objets qu'elle a ramenés d'Afrique, c'est d'une statuette Mossi qu'elle a offert à un ami - et ne se trouve donc pas chez elle. Pourtant, elle tient à raconter comme elle la trouve belle, avec son " *air têtu, son front*

bombé, comme celui de Salia et Blandine ", deux danseurs Burkinabés - et Mossis - qui participent à ce spectacle tourné en Afrique. Les Mossis sont fiers de leur caractère obstiné : Mathilde les a souvent entendus se présenter comme tels. La statuette fait vingt centimètres de haut, elle est en bois et de facture " *très primitive* ". On ne distingue que les formes proéminentes de son corps : ses seins, son nez, et son front. Dans l'immense magasin d'antiquités de Ouagadougou qu'elle arpentait, Mathilde ne trouvait rien qui lui accroche le regard. Le propriétaire de la boutique, un Français, lui proposa alors de venir observer quelques pièces entreposées dans son propre domicile. La statuette lui est alors apparue comme une évidence, comme une nécessité, comme quelque chose qui lui parlait déjà. Mais elle appartenait à la mère du vendeur, qui ne voulait pas s'en séparer. A force de conviction, Mathilde parvint cependant à l'emporter. " *Elle me l'a vendue à contrecœur.* " C'est une victoire pour Mathilde, qui ne voulait rien d'autre que cette statuette. " *Elle n'est pas finie, c'est ça qui me plaît en elle.* " Un travail en cours, comme sa propre recherche artistique. Elle l'a gardée présente à sa mémoire, elle continue aujourd'hui de communiquer avec elle, même si la femme Mossi n'habite pas les rayonnages de son spacieux appartement du rez-de-chaussée d'un hôtel particulier du centre historique de Montpellier.

Les deux autres objets qu'elle préfère sont couchés sur le haut de la bibliothèque du salon. Un homme et une femme Dogons. Là-haut, ils attendent que Mathilde ait à nouveau besoin de les regarder pour retrouver leur position verticale. Cela fait six ans qu'elle les a achetés au Mali, lors d'une précédente tournée. Comme Annie la scénographe, elle dit être la première, parmi les membres de la compagnie, à les avoir remarqués, à les avoir aimés. Initiatrice de goûts, elle aussi. Mathilde apprécie une forme d'abord pour elle-même, ensuite pour diffuser son

propre jugement en son nom. Comme Annie. Toutes les deux ont ce même double rapport à l'esthétique de l'objet, et ne sont pas prêtes à céder leur place. Elles défendent leur rôle de précurseur. Ce qu'elles trouvent beau doit être vierge et représenter ainsi leur avancée personnelle dans l'univers des objets qui les définissent auprès de leur famille professionnelle. Mathilde insiste donc : elle est la première à avoir pu admirer la posture troublante de ces statues Dogon, " *à la fois légères et lourdes* ", démontrant à la perfection " *le rapport de l'axe gravitaire avec l'axe d'orientation* ". " *Chaque fois que je les observe, ça me fait travailler.* " Elle les avait d'ailleurs amenés au Centre Chorégraphique qu'elle dirige pour qu'ils l'aident à animer un atelier, " *pour que chacun se questionne sur cette sorte de mystère de l'équilibre* ". Mathilde se nourrit de ses Dogons ; c'est justement pour cela qu'elle tient à ne pas trop éroder leur force évocatrice, et les range ainsi parfois à l'abri de son regard inquisiteur.

Pour d'autres objets, la destination se réduit parfois à rejoindre un placard. Parce qu'ils se sont vidés de leur émotion, parce que Mathilde ne retrouve plus rien de ce qu'elle avait mis en eux. Elle ne ramène pas d'objets insignifiants de ses très nombreux voyages à l'étranger ; chez elle, elle ne laisse rien qui soit devenu stérile exposé à sa vue. Mathilde aime les objets - ses objets - au point de ne pas vouloir risquer de gâcher l'énergie qu'elle leur transmet en la laissant se perdre dans un non regard, dans un regard qui ne voit plus. Alors elle range, elle cache. Les motos en fer blanc de boîtes de conserve ramenées il y a quelques années d'Afrique ne veulent plus rien dire aujourd'hui. Elles se sont banalisées depuis qu'on les trouve dans tous les magasins d'objets exotiques. Elles sont dans un placard. Les poupées en tissu et perles d'Afrique du Sud sont en sursis sur un meuble du couloir ; bientôt, elles seront à l'intérieur. Les tambours plats et carrés commandés en

Guinée sont accrochés au mur. Ils devaient servir pour un de ses spectacles ; ils sont finalement ici, chez Mathilde, pour lui dire ce qu'ils ont à lui communiquer. Il y a aussi, sur un autre mur du salon, deux petits masques namubiens. Leurs couleurs évoquent à la danseuse chorégraphe le courant avant-gardiste russe ; et c'est Nijinski qu'elle voit à travers eux.

Mathilde sait toujours exactement pourquoi un objet lui plaît. Elle ne se sent pas influencée par la fièvre de découverte qui atteint les autres membres de la compagnie lors des tournées à l'étranger. " *J'ai horreur des appartements où il y a de beaux objets.* " Elle aime les choses quand elle en a besoin. Elle trouve en elles une beauté qui l'aide à continuer de créer. Ces objets sont ses outils. Elle invente grâce à eux ; ils existent grâce à elle.

III : L'ESTHETIQUE SANS ATTACHE

1 : une esthétique de vie

Roland revient de chez Carrefour. Avant de vider son coffre, il inspecte le frigo et les tiroirs de la cuisine. Il jette tout ce qui est avarié. Un saucisson huileux, un paquet de café éventé, un reste de riz, un filet de colin. Cela fait quatre jours qu'il était absent, et, avant son séjour à Tokyo, il était parti pour cinq jours à Rio. C'est difficile de tenir à jour l'intendance. Pour ce soir, il a prévu des tranches de saumon frais. Et demain, Sophie, sa compagne, part pour New York. Il est pilote de ligne longs courriers chez Air France, elle est hôtesse dans la même compagnie aérienne. Parfois ils volent sur les mêmes trajets, parfois non. Ils sont toujours partis quelque part. Toujours ailleurs. Jamais chez eux.

Chez Roland, en ce début du mois de mars, la table du jardin commence déjà à être investie. Ici, à Lansargues, on est tenté d'aller dehors dès les premiers signes de Printemps. A vingt kilomètres de Montpellier, entre les champs d'asperges, le soleil semble chauffer plus vite qu'ailleurs. L'eau de la piscine est presque accueillante. Bientôt, les copains arriveront ici par grappes pour se baigner et boire du rosé frais au son des cigales. On est bien dans cet ancien bâtiment agricole rénové par Roland. On a envie d'y rester. Ou au moins d'y passer. Comme ses amis, Roland séjourne par intermittence dans sa maison, une maison de campagne, peut-être presque une maison secondaire.

Sophie a gardé son appartement montpelliérain. Elle tient à garder son indépendance. Quand Roland n'est pas là, elle aime rentrer chez elle,

après un vol. Son petit garçon y a sa chambre, comme chez Roland, comme chez son père aussi. Elle ouvre les volets, les fenêtres, et laisse entrer un peu de lumière dans son studio. Et puis repart, à Lansargues ou ailleurs, après avoir tout refermé. Souvent aussi, elle prête son logement à des amis de passage. On va, on vient, chez Sophie. Personne ne s'arrête vraiment. Rien ne risque de se perdre dans ses placards : ils sont presque vides. Ici, on boit l'apéritif et on part manger ailleurs. Pas question de s'installer. Pas question non plus pour Sophie d'abandonner ce point d'ancrage éphémère, cette halte dans son quotidien nomade.

Jean-Luc, steward sur des longs courriers Air France, habite aussi à Montpellier. Il revient aujourd'hui de la Réunion. Les yeux encore un peu cernés, il avale un yaourt sur le canapé du salon. Il vient de téléphoner à sa banque : une erreur s'est glissée dans son dossier d'imposition, il est menacé de voir son compte prélevé de douze mille francs. La semaine dernière, il n'a pas pu effectuer les démarches nécessaires. Il savait qu'il risquait d'avoir des ennuis, mais n'avait pu y remédier, faute de temps. En passant en moyenne dix-huit jours par mois à l'étranger, il peine à tenir à jour ses dossiers administratifs. Cet après-midi, il prendra le temps de régler ce litige, avant d'envoyer sa nouvelle déclaration de revenus. Demain vendredi, il dormira un peu. Pour samedi, il n'a pas de projets. Dimanche, il part pour cinq jours à Los Angeles. Il sait ce qu'il y fera : avec des collègues embarqués sur le même vol, il a prévu d'aller passer quelques jours dans les montagnes Rocheuses. Ici, à Montpellier, pas de programme ; là-bas, aux Etats-unis, le plan est tout tracé. Décallé ici, en phase ailleurs. Jean-Luc aime se sentir loin de tout lorsque, justement, il est chez lui. Loin des horaires de travail habituels, loin de la régularité quotidienne, loin des

deux jours de repos pris obligatoirement en fin de semaine. Il aime vivre dans cette marginalité temporelle. C'est d'ailleurs ce qui l'a encouragé à rester dans ce métier qu'il n'aime pas, finalement. « *Je ne voyage pas, je fais du convoyage.* » Jean-Luc est totalement désabusé. A 24 ans, après cinq ans d'engagement à l'Armée comme électromécanicien, son beau-frère, qui travaillait au sol dans la compagnie aérienne UTA, lui a conseillé de s'orienter dans le métier de steward. Il ne se plaisait pas à l'Armée. Il parlait bien l'Anglais et l'Espagnol, il n'avait jamais pris l'avion. Après avoir suivi la formation nécessaire, il s'est envolé à Abidjan. Premier décollage, premier décalage horaire, premier séjour à l'étranger. Quelques jours après, ce fut San Francisco. Dans l'avion du retour, il s'est dit qu'il voulait abandonner. Passer des plateaux aux voyageurs, leur expliquer les consignes de sécurité, partir, revenir, ne n'était pas ce qu'il voulait. « *Mais en fait, très vite, j'ai été pris dans le piège d'une vie spéciale, c'est vrai que c'est tentant, de ne pas faire comme les autres.* » Alors il est encore parti ailleurs. Il ne se souvient plus quelle a été sa troisième destination. Cela fait onze ans qu'il survole le monde en tendant des plateaux. Et il ne peut s'empêcher de me confier qu'il aimerait bien pouvoir aller au marché, le dimanche matin. Mais les week-ends n'existent pas pour Jean-Luc ; c'est justement pour cela qu'il continue à exercer son métier de steward. Il peine à assumer son choix de vie, qu'il revendique sans conviction. Il est entré dans cette profession un peu par hasard, sans vocation, et les rythmes de son existence de navigant Air France s'imposent à lui chaque fois qu'il part, chaque fois qu'il revient. Faute d'être parvenu à se persuader pleinement du bien-fondé de son parcours professionnel, il s'est fabriqué une esthétique de vie qu'il tente de continuer à respecter. Une vie qui ne ressemblerait pas à

celles des autres ; et donc forcément plus rare, et plus belle. Il suffit de le répéter pour le croire.

Sophie non plus ne se sent pas une âme de serveuse. « *Si c'était ça que j'avais voulu faire, je bosserais dans un café !* » Elle a d'abord travaillé comme interprète au Ministère des Affaires étrangères. Son père était ambassadeur, elle avait beaucoup voyagé, souvent vécu à l'étranger. « *J'étais jeune et pleine d'illusions. J'ai vite compris que traduire les propos mafieux de dictateurs, [Pérou, Colombie] je ne le supporterais pas longtemps sans mettre les pieds dans le plat. Ça me faisait mal de redire en français ce qu'ils racontaient. D'autant plus qu'ayant vécu là-bas, je savais vraiment de quoi ils parlaient...* » A 24 ans, elle a décidé d'utiliser sa connaissance des langues étrangères à d'autres fins. Dix ans après, elle continue d'aimer la vie que lui procure son métier. Etre hôtesse de l'air constitue une porte d'entrée dans un type d'existence qui permet justement à Sophie d'échapper aux conditions de sa profession. Serveuse à bord, mais libre ailleurs. « *Quand on atterrit quelque part, on a fini de travailler. Les trois ou quatre jours qui nous séparent du retour nous appartiennent.* » Sophie a conscience de pouvoir maîtriser toute une partie de son temps, celui qu'elle passe à l'étranger, et celui qui s'écoule en France, entre deux vols. Tous ces moments où elle ne travaille pas sont l'heureuse contrepartie de son temps consacré à se mettre au service des voyageurs. Aucun de ses amis non navigants ne l'a jamais vu dans son uniforme de chez Air France ; pas même une photographie. « *J'en ai plein des unif, mais ils sont tous aussi moches les uns que les autres !* » Elle n'attache jamais ses cheveux colorés en rouge ; sauf dans l'avion, où elle les range en un sage chignon. « *Cette coiffure est horrible, et le maquillage, n'en parlons pas...* » Dès qu'elle quitte ses fonctions, elle enlève sa barrette

et remet ses pantalons moulants ou ses robes courtes. Elle pénètre dans sa véritable vie : une vie sans obligations, une vie à son image, colorée et imprévisible.

Le petit Roland rêvait d'être pilote. Roland le pilote rêve de construire son propre avion. Dans le garage de sa maison de Lansargues, il y aurait la place de monter toutes les pièces. Il a prévu les dimensions du local en pensant à son projet. Trois ans après son installation dans l'ancien bâtiment agricole, le rêve est encore un rêve. A chaque décollage qu'il négocie aux commandes des appareils qu'il pilote, Roland consomme un peu son rêve d'enfant. Depuis ses six ans, il a tout mis en œuvre pour réaliser son désir de voler. Encore aujourd'hui, sa vie est totalement organisée autour de cette idée qui l'a toujours porté. Et puis a ressurgit ce fantasme qu'il a décidé de ranimer. Tandis qu'il levait vers le ciel ses yeux pleins de l'espoir d'un enfant qui veut s'envoler, c'était un avion bien à lui qu'il s'imaginait piloter -petit, à son échelle, fuselé comme sur ses dessins d'écolier. Roland garde vivant cet espoir, peut-être d'ailleurs ne construira-t-il jamais cet avion chimérique. Sa maison abrite les fondements de son tout premier projet. Parmi ses voyages vers les horizons lointains, parmi ses séjours sur la terrasse de Lansargues, Roland réserve en lui une place à ses souvenirs d'enfant. Il n'est jamais vraiment chez lui, jamais vraiment ailleurs, mais jamais perdu non plus -toujours soutenu par cette force naïve de l'enfance qui l'a mené jusque dans les ciels d'ailleurs.

2 : l'ailleurs au hasard

Les trois navigants longs courriers insistent sur la notion de hasard qui traverse tous les voyages qu'ils effectuent dans le cadre de leur travail. Sur les quatre ou cinq destinations reliées chaque mois, une seule résulte d'un choix personnel, « *et encore, c'est rare qu'on réussisse à l'obtenir* », tempère Jean-Luc. « *En fait, on va n'importe où !* », s'amuse Sophie. Et c'est justement cette idée qui donne toute leur saveur aux séjours qu'ils passent à l'étranger. Ils ne partent jamais avec un guide touristique en poche, même s'ils s'envolent pour des lieux dont seul le nom suffit à évoquer visites et découvertes fabuleuses. Le programme de vol de Jean-Luc pour le mois d'Avril se décompose ainsi : Los Angeles, New York, Singapour, Caracas, Rio de Janeiro. C'est Singapour qu'il a décidé cette fois d'inscrire comme destination souhaitée. « *Il n'y a que le nom qui soit exotique là-bas. En fait, j'ai choisi Singapour pour le soleil et c'est aussi histoire de passer six jours en Asie.* »

La sensation d'ailleurs semble être totalement aplanie par la fréquence des voyages que ces navigants longs courriers enchainent semaines après semaines. Les distances n'existent plus, le temps non plus. Il est comme suspendu entre les deux dates d'aller et de retour, ces deux moments où ils sont en situation d'activité professionnelle. Entre l'atterrissage et le décollage, les jours sont presque hors du temps. Ce ne sont pas des vacances. C'est une période de latence qu'il faut combler. Comme n'importe où, comme n'importe quand. Là ou là, ils laissent filer les jours sans tenter de rattraper le temps qui s'échappe. Il n'y a pas d'enjeu, ni professionnel ni "touristique", il y a juste à vivre cet intervalle temporel qui vient s'inscrire dans le déroulement de la pratique de leur métier. Et ils le font comme ils le feraient n'importe où

ailleurs, justement. Ils n'adaptent pas leur mode d'existence aux lieux qu'ils investissent, ils tendent au contraire à uniformiser leurs habitudes, leur appréhension de l'espace, leur rencontre avec des cultures différentes. Partout, ils sont les mêmes, en transit entre deux vols ; et partout, c'est pareil. Ils sont quelque part, ailleurs, sans autre distinction tellement plus précise.

Ils marchent au hasard des rues, des métros. « *Moi, quand j'arrive quelque part, je me perds dans la ville, je pars n'importe où* », explique Roland. Ils ne vont pas forcément tout de suite visiter les lieux-phares des villes qu'ils explorent. « *Quand un Français débarque à Paris, il ne se précipite pas automatiquement à la Tour Eiffel* », argumente Sophie, « *et bien nous, souvent, on ne sait même pas ce qu'il y a à voir !* » C'est tout un art de faire ailleurs comme on ferait chez soi. Il faut savoir perdre son temps comme lors d'un dimanche oisif, être sourd aux appels des monuments historiques, ignorer l'attrait des quartiers plus vivants que les autres. Il faut en définitive agir comme si tout était familier, pour ensuite plonger dans une autre vérité du lieu, celle qu'on peut toucher, humer, entendre tout près. C'est en effet une vérité quotidienne que les navigants longs courriers recherchent dans leurs voyages ; pour tenter de continuer à exister dans une temporalité proche et intime -loin d'un ailleurs lointain.

A force de croiser la vie de tous les jours, de « *rencontrer des gens qui glandent comme nous, des qui s'embêtent un peu, comme nous* », Roland et ses collègues parviennent finalement à se reconstituer des petits morceaux d'ici au cœur des ailleurs qu'ils traversent. Parce qu'ils ont appris à vivre partout de la même manière, partout ils sont chez eux. Ils ont leurs points de repère, inscrits dans une banalité qu'ils se sont appliqués à découvrir, enfouie sous le brillant des qualités touristiques des villes qu'ils parcourent le temps d'une escale entre

deux vols. Et, d'une fois sur l'autre, ils renouent avec ce quotidien. Les personnes rencontrées au hasard des promenades dans les rues, dans les cafés, dans les boutiques, dans les parcs, partout où la vie égraine les jours au rythme des existences qui se sont posées là, les invitent ensuite à venir les retrouver chez eux, ou leur donnent rendez-vous pour l'apéritif au coin de deux rues qui ne sont pas sur les plans des guides. Le temps change alors de statut : d'inexistant, volatile, période indéterminée entre les deux balises des vols aller et retour, il devient infini. Sophie a des contacts suivis avec des amies à Abidjan, à New York, à Rio, à Sao Paulo, à New Delhi, ... Elle les quitte en sachant qu'elle repassera les voir plus tard dans l'année, quand ces villes seront à nouveau inscrites sur son planning. C'est d'ailleurs elle qui a évoqué la notion de temps infini en parlant de sa vie de navigante : « *On n'a rien à faire de précis, tout se déroule sur un temps infini puisqu'on est sûr de revenir un jour, n'importe quand. On n'a qu'à se laisser aller dans la vie des lieux, chaque fois qu'on y est. Pourquoi faire ce que tous les autres étrangers font quand nous, nous avons toute la vie pour le faire ? Du coup, on n'a pas de limites, on vit au jour le jour.* » Le temps des voyages de Sophie et ses collègues n'est pas indexé à celui des autres voyageurs, touristes ou non. Il n'a pas à être rentabilisé, il doit juste ressembler à tous les jours. Pour qu'il ne leur échappe pas, pour qu'ils ne disparaissent pas entre deux dates de vols qui lui retirent toute substance de nécessité, rendue absente par cette mise entre les parenthèses d'un temps utile -pour que leur vie profite de cet infini qu'ils perçoivent tandis qu'ils se posent ici ou là, quelques jours seulement, mais avec le sentiment qu'aucunes limites n'entravent leur rencontre avec ces lieux qu'ils investissent par étapes successives. Le temps s'arrête quand ils ne sont pas en service. On peut effet considérer alors, comme le fait Sophie qui fait preuve d'un grand optimisme, qu'il

n'avance plus, et qu'il leur appartient au point de le rendre infini, à l'échelle de leur propre existence tout au moins. Tant qu'ils travailleront sur les grandes lignes aériennes, ils entretiendront cette relation particulière au temps : parfois assujettie aux horaires strictes des vols, parfois floue et vide, juste une impression de flotter entre deux obligations.

Ils ne sont pas à l'étranger pour exercer leur profession ni pour se plonger dans une autre culture, un autre paysage, une autre vie. Ils y sont pour passer le temps. Roland explique très bien la différence de comportement qu'ils ont adopté, Sophie et lui, lorsqu'ils ont choisi de prendre quinze jours de vacances à New Delhi. « *On avait deux semaines à passer là-bas. On y était déjà allé plein de fois, bien sûr, mais jamais dans l'optique d'un choix particulier. D'habitude, on est quelque part par hasard, là on avait décidé de rester quinze jours. On s'était fixé plein de buts. Quand on part en vacances, on veut voir, visiter. On n'était pas là pour rien. Etre en vacances, c'est pour quelque chose ! Ça nous a poussé à faire des tas de trucs qu'on aurait jamais fait. Prendre le car pour aller voir un vieux temple, aller manger dans tel endroit parce que c'est là qu'il faut manger si on veut comprendre la culture, on n'a pas arrêté en fait ! On est même allé voir un spectacle alors qu'on n'en avait pas du tout envie... Mais on se disait que si on ne le faisait pas, on allait rater quelque chose, on se sentait obligés en fait. Il faut tout faire quand on est touriste, pas moyen de s'échapper des programmes tout tracés. Résultat, on est parti avant la fin, c'était vraiment trop pénible ! Et puis, il n'y a rien à faire, quand on est quelque part pour les vacances, on a une gueule de touriste : la banane avec le fric et le passeport et l'appareil de photo.* » Il leur suffit d'être quelque part pour autre chose que de palper le vide du moment pour

que tout change. Le temps se met à défiler trop vite, le lieu devient quelque chose d'opaque dont il faut percer le mystère, ils sont tenus de remplir la mission de découverte qu'ils se sont fixée. L'ailleurs n'est plus un endroit quelconque, juste un prétexte à vivre, il est une entité à conquérir, rapidement, dans le temps imparti par le voyage effectué à cet effet. Ne pas avoir à transformer le temps passé ailleurs en autre chose que du quotidien, sans perspective précise, c'est un luxe que les navigants longs courriers savent s'offrir en stigmatisant toute autre forme de séjour à l'étranger. S'ils passent des vacances dans un pays lointain, c'est pour saisir l'étendue de ces moments illimités qu'ils peuvent, dans les circonstances de leur activité professionnelle, dépenser sans compter, au rythme de leur existence qui défile au jour le jour.

Ils sont toujours ailleurs, mais ils s'y comportent comme partout ailleurs, justement. Ils ne sont pas soumis à la pression de l'obligation de résultat de ceux qui voyagent pour voir du pays, ils n'ont qu'à respecter leurs habitudes d'individus qui disent vivre au hasard.

C'est finalement la notion même d'ailleurs qui se trouve modifiée chez ces voyageurs permanents. « *On est toujours ailleurs. A tel point que des fois, loin, tout d'un coup, on se rend compte que c'est, imaginer être chez nous qui nous fait un drôle d'effet, comme si c'était là-bas que c'était ailleurs.* » Roland est encore plus explicite que Sophie : « *Parfois, il faut vraiment se forcer à penser à notre chez-soi, rester en contact par les e.mail par exemple ou les fax, pour ne pas oublier que c'est quand même là-bas qu'on habite.* » La normalité, c'est d'être ailleurs. Depuis un lieu où un autre, n'importe où dans le monde, ils considèrent leur domicile comme quelque chose qu'il faudrait se réapproprier, qui exigerait de se plier à des règles pour ne pas passer

du côté de l'étrange, de l'inconnu, de l'Autre. Pour ne pas sortir du quotidien, ils vivent à l'étranger sans se le dire, sans isoler cette expérience du reste de leur existence. Et c'est leur rapport à leur « *vie française* », suivant l'expression de Jean-Luc, qui s'est chargé d'une sensation non naturelle, non spontanée. Ils pensent à chez eux pour ne pas oublier que c'est là-bas qu'est l'ici, et pas ailleurs, où ils sont pourtant si souvent, et de manière si ordinaire. C'est là-bas qu'ils doivent écrire, qu'ils doivent régler leurs déclarations d'impôts, qu'ils doivent payer un loyer, qu'ils doivent arroser les plantes, qu'ils doivent saluer les voisins –qu'ils doivent sacrifier le hasard à la règle ; s'ils ne remplissent pas ces obligations, ils risquent de perdre toute légitimité là où ils ne sont pas ailleurs. La différence réside chez eux. C'est vers celui-ci qu'ils doivent accomplir un rite presque initiatique pour continuer à le comprendre et à le vivre.

Jean-Luc, envahi par le doute quant à l'intérêt qu'il porte à sa profession, en vient à confondre l'ici et l'ailleurs, à les mêler en quelque chose de vague et improbable, d'où il se sent toujours absent : « *J'ai l'impression d'habiter dans pleins d'endroits à la fois, mais de ne me sentir bien qu'ailleurs, c'est-à-dire chez moi.* » Et de profiter de la vie ailleurs, c'est-à-dire dans ces endroits qu'il connaît mieux que chez lui : « *Le côté sympa de ce boulot, c'est de boire un coup dans un endroit insolite, dans un café de Santa Térésa par exemple, un lieu-dit au-dessus de Rio. La nuit, tout le monde danse, les vieux, les autres, ... C'est des petits moments comme ça, où on se dit, "quand même, c'est pas mal ce boulot" »*

3 : des objets de partout et de nulle part

Ce n'est finalement que lorsqu'ils s'embarquent dans l'avion du retour qu'ils voient tout ce qu'ils auraient pu ramener s'ils avaient perçu leur voyage comme une réelle incursion à l'étranger, ailleurs, hors des limites connues, loin d'un quotidien à oublier. Les passagers sont chargés d'objets, toujours les mêmes, suivant les destinations. « *Ils ramènent toujours les mêmes conneries.* », assène Jean-Luc. Des objets souvenirs, des objets preuves, des objets qui disent jusqu'où leurs nouveaux propriétaires sont allés pour chercher autre chose, pour tenter de trouver un ailleurs émaillé d'exotisme et d'authenticité à ramener à la maison. Du Mexique ils reviennent avec des chapeaux, des tissus, des céramiques. Des Antilles avec des paréos et du rhum. De Chine ils ramènent des porcelaines. D'Afrique des statues, des masques, des instruments de musique. De Thaïlande des tables basses soutenues par des sculptures d'éléphants. Tandis qu'ils aident les passagers à charger tous ces témoins d'ailleurs dans les casiers de la cabine, les navigants longs courriers effectuent en quelques sortes un voyage rétroactif. Tout ce qu'ils ont désappris par habitude leur revient au moment de s'embarquer pour le retour. Confrontés à ceux qui savent qu'ils sont partis loin, dont le but du voyage était de s'évader quelque part qui ne soit pas dans les limites de leur univers connu, Sophie, Jean-Luc et Roland mesurent la distance qui les sépare de cet ailleurs tant convoité par les possesseurs des objets. Eux n'ont pas vu autre chose que ce qu'ils connaissent depuis des années. Ils n'ont pas été pris dans une atmosphère différente, déstabilisante, enivrante ou inquiétante. Ils n'ont pas vu non plus tous ces objets qui ont pour mission de produire le lieu comme un ailleurs auprès de ceux qui les achètent. Ils n'étaient finalement pas au même endroit que les passagers qui reviennent chez

eux. Ceux-là étaient loin. Quant aux professionnels du voyage aérien, ils étaient quelque part, n'importe où, mais sûrement pas là où tous leurs repères étaient brouillés. Ils n'étaient pas ailleurs, ils n'étaient pas chez eux, ils étaient dans l'espace de leur quotidien. Les objets emblématiques de tel ou tel pays lointain sont alors, pour eux aussi, synonymes de quelque chose qui ne leur ressemblent pas non plus : ils sont tout ce qui montre qu'ils n'investissent pas le lieu de la même façon que ceux qui choisissent de les transporter dans leur environnement familial. Dans les travées des sièges des avions qui reviennent en France, les navigants sont brusquement étrangers à ce qui les entoure. Ils perçoivent de plein fouet la différence qui émane des passagers via leurs objets. Ils se sentent autres, tout d'un coup. Peut-être est-ce justement parce qu'ils sont sur le chemin du retour vers les quelques jours qu'ils auront à passer loin d'ailleurs, au cœur de l'environnement sédentaire qui les rattache à une autre temporalité, moins apprivoisée que celle qu'ils mettent en œuvre à l'étranger. Les chapeaux encombrants, la vaisselle fragile, les couleurs vives des tissus creusent la distance entre eux-mêmes et leur domicile. Ils se sentent loin des gens qui ramènent ces objets, des gens qui vivent en France ; ils se sentent loin de chez eux.

« Nous, de par les rencontres qu'on fait à l'étranger, on est à même de rencontrer des objets plus authentiques que toutes ces choses que tout le monde ramène. On voit vraiment à quoi servent les trucs. Et on se rend surtout compte que, par exemple, au Mexique, des céramiques, chez les gens, il n'y en a jamais ! En Chine, c'est pareil, des porcelaines, on n'en voit pas ; ils se servent de pots de Nescafé qui viennent de France ! » Sophie, qui affirme ne rien chercher de particulier à l'étranger, lâche pourtant la notion d'authenticité. Elle et ses collègues sont passés par la phase consumériste, en ramenant, au début de leur

carrière, « *des tas de conneries* », comme le dit Roland. Cela a duré quelques mois. Et puis ils se sont peu à peu détachés de ce rapport particulier au lointain, pour le considérer comme leur quotidien. Plus besoin alors de marquer une différence entre leurs expériences d'ailleurs et leur vie d'ici. Ici et ailleurs, c'est désormais un tout qu'ils tentent d'harmoniser dans une relation au temps et aux lieux aplanie, sans heurts, sans contrastes. Ils s'intéressent maintenant à ce qui fait la vie de tous les jours, partout, où qu'ils soient. L'authenticité qu'ils aiment à rencontrer réside dans l'amitié avec les personnes croisées au hasard des promenades dans les rues de n'importe où, dans la découverte d'un café absent de tous les guides touristiques, dans un repas partagé chez des gens qu'ils n'auraient jamais connus s'ils ne s'étaient pas sentis là-bas comme chez eux. L'authenticité, c'est le quotidien d'ailleurs, c'est finalement aussi et surtout l'image de leur propre vie, partout.

Alors pourquoi ramener quelque chose -quelque chose de cette authenticité qui leur appartient- de tous ces endroits qui représentent chacun un extrait de leur existence habituelle ? Pourquoi mettre en représentation ce qu'ils s'efforcent de rendre banal ? « *On n'achète que des choses pratiques en fait. On fait nos courses, c'est tout !* », dit encore Sophie. Cela consiste d'abord à s'acquitter de leur tâche de navigant auprès de leurs amis qui les chargent toujours de leur rapporter des objets : des montres, des jeans, du matériel électronique, (« *ils pensent toujours que c'est plus avantageux, mais ça reste à voir...* ») des djembés (« *qui n'a pas son djembe ?* »), de la vaisselle (« *ultra moche* »), des poteries (« *ridicules* »), des battes de base-ball (« *personne ne sait jouer au base ball ici* »), des statuettes africaines (« *celles qu'on trouve partout, celles qui représentent les différents métiers, chacun a le sien maintenant* »), des petits meubles de

Thaïlande (« ces horribles éléphants tables basse que tout le monde ramène et qu'il faut caser quelque part dans l'avion »),... « Ils veulent des trucs locaux, typiques, alors qu'ils ne sont jamais allés dans ces pays. Ils pourraient trouver exactement les mêmes trucs chez Pier Import ! » Roland s'étonne que ses amis continuent de le considérer, lui et tous ses collègues, comme des individus en prise avec un ailleurs palpable à travers des objets codés, ceux-là mêmes qu'ils ont très vite démystifiés, dès lors qu'ils ont su qu'être loin signifiait pour eux la normalité. Ils renâclent à assumer d'être les intermédiaires entre un ailleurs qu'ils ne perçoivent plus et un ici qu'ils peinent à pénétrer. Les magasins spécialisés en marchandises exotiques sembleraient mieux convenir pour effectuer le lien entre le stéréotype étranger et l'eupéanisme en quête d'étrange. Mais non, les amis préfèrent s'en remettre aux "spécialistes" du lointain, pour toucher d'un peu plus près une vérité pourtant toute faite et déjà transposée dans nombre de boutiques en France, que les navigants permettent peut-être justement d'individualiser par le seul fait qu'eux se sont déplacés pour aller la chercher. Les professionnels du voyage sont ainsi devenus eux-mêmes des témoins d'horizons lointains, au même titre que les objets qui symbolisent l'ailleurs.

Après avoir effectué les achats des listes de leurs amis, Jean-Luc, Sophie et Roland font leurs courses. De décalages horaires en décalages horaires, ils continuent leur périple à la recherche d'un présent à vivre par intermittence. A chaque lieu sa spécialité culinaire. La planète est une boutique à l'échelle des déplacements en avion. De Boston, on ramène des homards ; de Caracas, des langoustes ; du Brésil, des mangues ; du Burkina Fasso, des haricots verts ; d'Argentine, de la viande ; du Brésil, de la cachassa ; du Mexique, de la tequila ; du Japon, des sushis ; d'Inde, des épices en gros ; de la Réunion, du rhum.

Des objets de consommation. Pas du souvenir, pas d'échantillons d'un ailleurs à mettre en exposition dans le quotidien domestique, pas d'images, rien de ce qui pourrait procurer aux navigants l'impression qu'ils reviennent de quelque part d'où ils n'ont pas vécu comme chez eux. Juste des choses pour entretenir leur lien avec l'habituel, et, à travers la nature éphémère et périssable de ces denrées, leur dépendance d'avec le hasard.

Chez eux, c'est un mélange d'objets de partout et de nulle part. La bougie cubique de Jean-Luc, couverte d'inscriptions chinoises, vient de chez Habitat. Made in Taiwan. Mais il a acheté ses statuettes en bronze au Burkina Fasso. Le hamac de Sophie vient du Brésil ; son tee shirt "I love NY" d'une friperie montpelliéraine (« *pour rigoler !* »). Chez Roland, il y a une porte sculptée qu'il a ramenée de Bali ; il y a aussi un paravent sculpté, acheté chez Pier Import (« *peut-être que ça vient de Bali aussi...* »). Les navigants longs courriers n'attachent pas d'importance à la provenance des objets. Ils n'ont rien à leur faire dire. De partout ou de nulle part, ces objets sont en prise directe avec l'esthétique de la vie quotidienne de Jean-Luc, Sophie et Roland. Ils doivent habiter leur domicile au présent, et surtout ne pas signifier la moindre notion de recul, temporel ou culturel. Des objets vivants, en quelques sortes.

EPILOGUE : RETOUR AU MAROC

Décollage imminent. Je pars en famille pour le Maroc demain. Marrakech : son souk, sa place aux charmeurs de serpents, sa palmeraie. Mes deux petites filles sont très excitées.

Avant de partir, petit retour en arrière...

Maroc, février 1988, sur une piste entre Ouarzazate et Zagora⁴. Le désert apparaît à l'horizon. C'est beau. Mon compagnon et moi, dans la 4L que nous avons louée pour notre semaine de vacances, nous réjouissons d'être arrivés les premiers, avant toutes les autres 4L qui ne tarderont pas à venir se garer au pied des dunes. Il n'y a personne encore pour retirer au paysage sa qualité de désert. C'est beau. Et puis au sommet, il y a Youssef. Dos au vent, il est assis, la capuche de sa djellaba cache ses yeux. « *Je suis monté pour entendre le silence du désert.* » Il attend que quelqu'un arrive pour l'aider à parvenir à Zagora. Son frère l'a laissé au bas des dunes, très tôt, avant de partir rejoindre son troupeau avec son 4x4 d'occasion. Cette journée tient décidément ses promesses : nous allons maintenant partager un peu de la vie de ce pays avec un autochtone. Quel beau voyage !

Nous buvons un thé à la menthe, assis sur des tapis dont nous avons eu la fermeté d'annoncer dès notre arrivée chez Youssef que nous n'en voulons pas. Nous continuons ainsi d'adopter le comportement du touriste qui tente d'échapper à son destin. Nous essayons de croire que notre relation avec Youssef se place sur un autre registre que toutes ces scènes d'hospitalité décrites dans le *Guide du Routard* caché au fond de

⁴ Le récit de l'anecdote qui suit est repris du texte rédigé en réponse à l'appel d'offres auquel ce rapport se réfère.

notre sac à dos. Tous ces tapis qui nous entourent ne nous sont pas destinés. Puis notre hôte ouvre un placard. Il en sort un objet qu'il ne montre d'habitude pas. Mais nous ne sommes pas des touristes ordinaires n'est-ce pas ? C'est un plat à tajine qui avait servi à la préparation du repas de mariage de sa grand-mère. On voit les marques de suie laissées par le temps, les craquelures dans la terre, les irrégularités du travail artisanal. Si nous voulons garder un souvenir de notre rencontre exceptionnelle, nous devons emporter ce plat. Il n'est pas cher : Youssef est notre ami. C'est un peu de son histoire qu'il nous propose d'emmener. Nous marchandons un peu tout de même - c'est la coutume ici -, et buvons un dernier verre de thé pour célébrer l'échange.

La veille de notre retour à Paris, nous visitons le souk de Marrakech. Nous n'achetons rien ; nous voulons laisser la suprématie à notre plat à tajine, objet unique et authentique, tellement plus beau que toutes ces marchandises auxquelles nous dénions toute valeur sentimentale. Rien ne semble en effet véritablement beau ici ; nous ne sommes pas de ceux qui se pâment devant un objet fabriqué pour les touristes... Et, sur la droite en sortant du souk, nous découvrons une rangée d'une cinquantaine de plats à tajine, tout aussi marqués par les années que celui que nous avons soigneusement emballé dans du papier de soie et laissé à l'hôtel, bosselés comme lui, le cuivre pareillement oxydé, la terre noircie par des flammes qui n'ont jamais rien cuit. Il s'agit bien de notre plat à tajine, présenté ici à des dizaines d'exemplaires. Ceux-là ne sont pas beaux, naturellement. Le nôtre ne le redeviendra que chez nous, sur une plaque de cheminée parisienne, enfin lavé de la proximité de ses frères et libéré du parfum de tromperie qu'il transportera longtemps dans le souvenir de ses propriétaires.

Le plat à tagine nous a suivi dans nos déménagements. Il est avec nous, chez nous. Certes, il ne figure pas à une place d'honneur parmi les très nombreux objets qui peuplent notre appartement, mais il est là. Nous avons tenté, au retour de notre voyage, d'y faire cuire un tagine aux pruneaux et miel. Pour qu'au moins une fois, si ce n'était le repas de mariage de la grand-mère de Youssef, il ait cuit quelque chose... Très vite il s'est fendillé, le miel a coulé et a brûlé. Il a fallu finir la cuisson dans une vulgaire cocotte. Alors le plat a rejoint sa place, sur la cheminée. Puis, dans l'appartement suivant, il est monté un peu plus haut, sur une étagère de bibliothèque, devant les livres de science fiction.⁵ Ici, à Montpellier, il est sur le sommet de la même bibliothèque, encore plus haut, trop haut pour qu'on le voie vraiment, poussiéreux, posé là pour ne plus jamais bouger, jusqu'au prochain déménagement. Il est placé entre un gros bracelet et une statuette que Thierry a ramenés d'un de ses voyages en Afrique. Je ne les aime pas, je ne les ai jamais trouvés beaux. Nous avons dû négocier avant de leur accorder cet emplacement, compromis entre la poubelle et une étagère à hauteur des yeux. Le plat à tagine, lui, s'est naturellement trouvé sa place, sans discussions préalables. Entre oubli et souvenir. Sous la poussière qui cache la beauté qu'il a irrémédiablement perdue.

Demain, retour vers Marrakech. Clara et Alice nous ont demandé de changer les cinquante francs qu'elles ont reçus pour les étrennes en dirhams. Elles sont bien décidées à les dépenser au souk. Et pourtant, nous ne leur avons rien expliqué de ce qu'elles pourront éventuellement y trouver. A sept et quatre ans, elles ont déjà une idée de ce qu'est l'artisanat marocain. Elles savent qu'on y fabrique des

⁵ Je ne me livrerai pas à une analyse de ce rapprochement entre l'objet marocain quelque peu dévalorisé et la science fiction. Mais, si j'avais été confrontée à cette

babouches, des poufs en cuir, des ceintures, des bijoux. C'est à l'école qu'elles ont appris tout cela. Auprès de leurs amies maghrébines, de celles qui sont déjà allées au Maroc, de leur maîtresse ? C'est un savoir diffus, sans origine décelable. Elles ont assimilé la notion d'exotisme et sont prêtes à l'éprouver dès leur premier voyage à l'étranger. Elles se sentent d'ici et aiment à se dire qu'elles partent ailleurs. Elles mettent tout en œuvre pour créer la différence, la surprise et la satisfaction de trouver ce qu'elles attendent.

Elles ne parlent pas de vaisselle. Elles ne connaissent pas notre plat à tagine. Trop haut pour qu'elles le voient, trop ancien dans l'histoire de leurs parents. Elles évoquent tout ce que nous n'avions justement pas ramené il y a douze ans. Tout ce qui leur semble vraiment ne pas nous appartenir. Elles savent exactement ce qu'elles veulent : « *des bijoux comme dans les contes des Mille et une nuits.* », annonce Clara. « *parce qu'ils sont tellement beaux qu'on pourra devenir des fées avec.* », ajoute Alice. Quand l'esthétique devient magique...